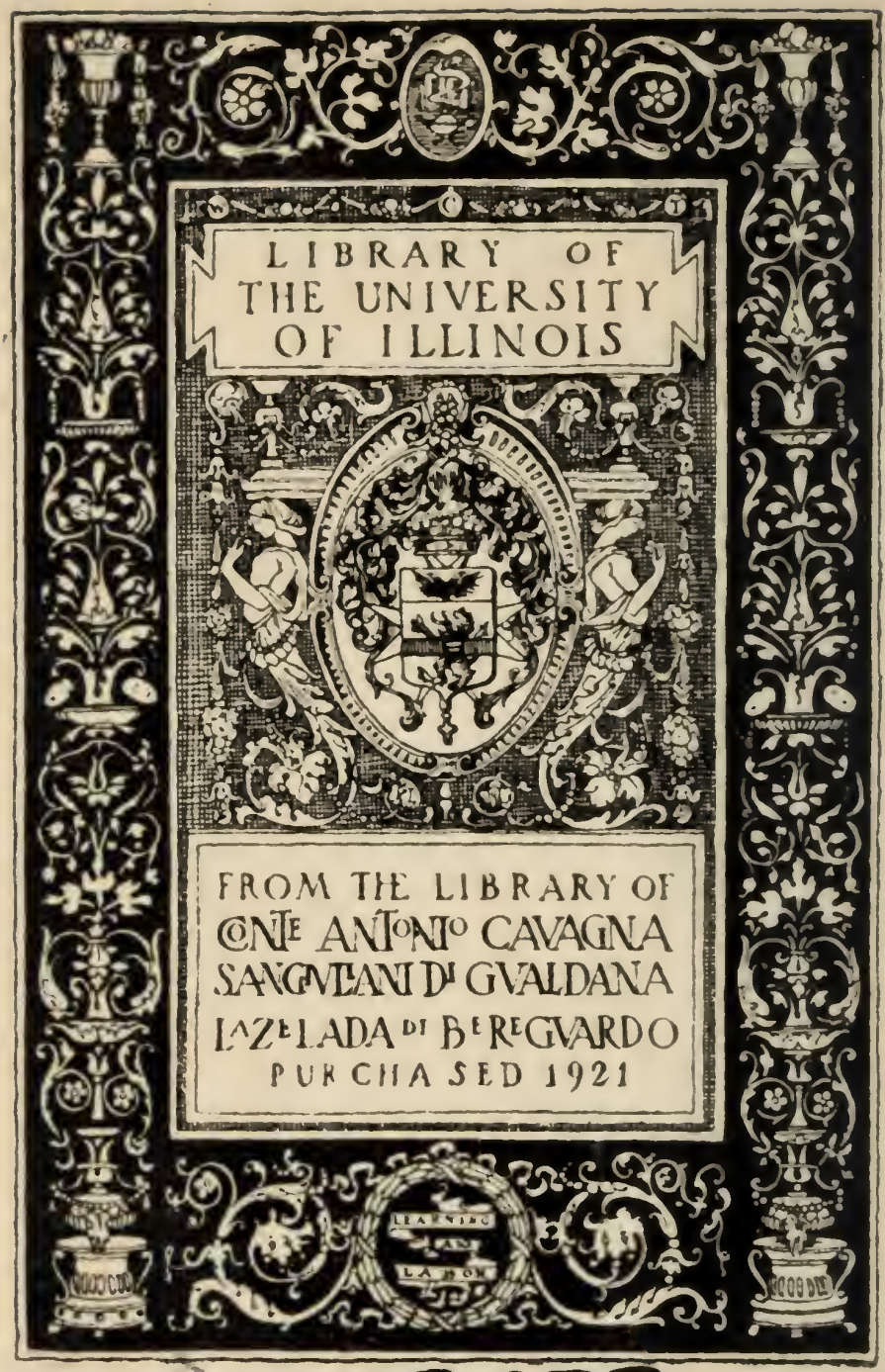
863C33
OdFf
1808
v. 2



Rare Book & Special Collections Library
863C33
OdFf
1808
V.2

ŒUVRES
DE FLORIAN.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Bigant Sc.

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES,

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME,

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype,
rue des Petits-Augustins, N°. 15.

AN 1808.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/donquichottedela02cerv

863C33
OdFf
T808b

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

V. 2

SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XVIII.

Entretien de nos deux héros, avec d'autres aventures importantes.

Sancho rejoignit son maître, si foible, si abattu, qu'il pouvoit à peine faire aller son âne. Ami, lui dit don Quichotte, c'est à présent que je suis certain que ce château, ou cette auberge, est assurément enchanté. Ceux qui se sont joués de toi d'une manière si atroce ne peuvent être que des fan-

183847

tômes; car, lorsque j'ai voulu franchir la muraille pour aller te secourir, il ne m'a jamais été possible de remuer de mon cheval. Sans cela je te réponds bien que j'aurois vengé ton injure d'une épouvantable manière. Mort de ma vie! reprit l'écuyer, si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes : ils ne sont que trop en chair et en os. Allez, personne ne sait aussi bien que moi qu'il n'y a point d'enchantements dans tout cela; et je vois clair comme le jour que si nous continuons à chercher les aventures, nous en trouverons de si bonnes, que notre peau y restera. Le meilleur seroit de nous en retourner dans notre village, à présent que voici la moisson, d'y faire valoir notre bien, sans aller, comme nous allons, en tombant toujours de fièvre en chaud mal. — Mon pauvre Sancho, je te le répète, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces

misères-là auprès de la gloire qui nous attend ? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat? — Comment voulez-vous que je le comprenne? Depuis que nous sommes chevaliers errants, c'est-à-dire votre seigneurie, car, pour moi, je n'ai pas cet honneur, nous n'avons vaincu personne, si ce n'est le Biscayen, encore vous en a-t-il coûté la moitié de votre oreille. Depuis ce jour, tout a été coups de bâton sur coups de bâton, et gourmades sur gourmades; j'ai eu, à la verité, de plus que vous, l'avantage d'être berné : dans tout cela je ne vois pas le mot pour rire. — Tout ira mieux, mon enfant; car je vais tâcher de me procurer quelque épée comme celle d'Amadis, avec laquelle on brise, on détruit toutes sortes d'enchantements. — Je suis si chanceux que, quand vous aurez cette épée-là, il en sera tout comme du baume; elle ne pourra

être utile qu'à ceux qui sont armés chevaliers.

Ils en étoient-là de leur entretien, lorsque don Quichotte aperçut de loin un grand nuage de poussière. Sancho, dit-il, enfin le voici, ce jour que la fortune me réservoit, ce beau jour où mon courage va m'acquérir une immortelle gloire. Vois-tu là-bas ce tourbillon? C'est une innombrable armée composée de toutes les nations du monde. A ce compte-là, répondit Sancho, il doit y en avoir deux; car de cet autre côté voilà le même tourbillon. Don Quichotte, se retournant, vit que Sancho disoit vrai, et ne douta plus que ce ne fussent deux grandes armées qui marchoient l'une contre l'autre. C'étoient deux troupeaux de moutons qui venoient par deux chemins opposés, et qui élevoient autour d'eux une poussière si épaisse, qu'il étoit impossible de les reconnoître, à moins que d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répétoit avec tant d'assurance que c'étoient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit : Eh bien ! Monsieur, qu'avons-nous à faire là ? Ce que nous avons à faire, reprit le chevalier déjà hors de lui ; prendre le parti le plus juste : et je vais, en peu de mots, t'expliquer ce dont il s'agit.

Ceux qui viennent ici vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'Empereur Alifanfaron, souverain de la grande isle de Taprobane. Les autres, qui s'avancent par-là, sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi des Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé parce que, dans les batailles, on le voit toujours le bras nu. Oui, dit Sancho : mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? Par la raison, reprit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de païen, est devenu amoureux de la fille de Pentapolin, qui est

jeune, belle, et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à un roi mahométan, et qu'il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser. — Par ma barbe! il a raison, Pentapolin ; et je l'aiderai tant que je pourrai. — Tu feras ton devoir, Sancho : je te préviens que, pour combattre en bataille rangée, il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier. — C'est bon ; je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne. Je ne peux guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrois le mettre dans un endroit où je sois sûr de le retrouver quand la chose sera finie. — Ne t'en embarrasse point, mon ami ; qu'il se perde ou non, peu importe : nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir, que Rossinante lui-même court de grands risques d'être échangé. Mais je veux te faire connoître les principaux cheva-

liers qui font la force de ces deux armées. Viens les voir avec moi sur cette colline.

Tous deux gagnèrent alors une petite hauteur d'où ils auroient fort bien distingué les troupeaux, sans la poussière qui les leur déroboit. Là don Quichotte voyant ce que lui peignoit son imagination, commença ce beau discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montroit à Sancho :

Ce chevalier, dit-il, que tu vois avec une armure d'or, et qui porte sur son bouclier un lion couché près d'une bergère, c'est le valeureux Laurcalque, seigneur et prince du Pont d'argent. Celui-là dont l'écu est bleu avec ces trois couronnes blanches, c'est le redoutable Micocolembo, duc de la grande Quirocie. Tu dois remarquer près de lui, à droite, ce géant terrible et farouche, c'est le fameux Brandabarbaran, souverain des trois

Arabies. Il est toujours couvert d'une peau de serpent, et son bouclier est une des portes de ce temple des Philistins que Samson détruisit en mourant. Tourne à présent par ici ; et là, devant toi, à la tête de l'autre armée, tu vois le brave Timonel de Carcassonne, prince de la nouvelle Biscaye, qui porte écartelé d'azur, de sinople, d'or et d'argent. Remarque, remarque sur le cimier de Timonel ce beau chat de couleur fauve, au bas duquel est écrit *Miau*, première syllabe du nom de sa dame, la charmante et belle Miauline, fille du duc des Algarves. Cet autre qui passe dans ce moment sur cette belle jument tigrée, et qui porte des armes blanches, c'est un Français, nouveau chevalier, appelé Pierre Pepin, seigneur et baron d'Utrique. Plus loin, celui que tu vois avec les talons ferrés, monté sur ce cheval sauvage, c'est le puissant duc de Nervie, Aspergifilardo du Bocage, qui

porte une asperge sur son écu, avec cette devise espagnole : *De moi-même je renais.* Enfin don Quichotte nomma plus de cent chevaliers de l'une et l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblêmes différents ; et, sans reprendre un instant haleine, il poursuivit de la sorte :

A présent, ami, je dois te montrer les différentes nations qui vont ensanglanter ces plaines. Tu vois d'abord là, en première ligne, ceux qui boivent les eaux du fameux Xanthe ; les habitants de l'Atlas et des campagnes de Massilie ; ceux qui recueillent l'or de l'Arabie heureuse, et ceux qui jouissent des ombrages frais du limpide Thermodon ; ceux qui détournent dans leurs champs fertiles les trésors du riche Pactole ; les Numides trop souvent perfides ; les Perses adroits à tirer de l'arc : les Parthes qui combattent en fuyant ; les Arabes errants

sous des tentes ; les Scythes indomtés et cruels ; les Ethiopiens aux lèvres percées ; et une infinité d'autres peuples, dont je reconnois bien les visages, mais dont je ne puis me rappeler les noms. Dans l'autre armée, ici, de ce côté, tu vois les braves guerriers qui s'abreuvent dans les eaux rapides du Bétis bordé d'oliviers ; ceux qui se baignent dans les flots célèbres du Tage qui roule de l'or ; et les possesseurs des rives heureuses qu'arrose le salubre Xénil ; et ceux à qui les champs tartésiens fournissent d'abondants pâturages ; et ceux qui trouvent un nouvel Elysée dans les délicieuses prairies de l'opulent Xérès ; et les habitants de la Manche, couronnés de riches épis ; et les antiques restes du sang des Goths tout couverts de fer ainsi que leurs pères ; ceux à qui la Puiserga offre le tribut de ses ondes tranquilles ; ceux qui conduisent leurs troupeaux sur les bords tortueux de

la Guadiana, dont la terre engloutit les flots; et ceux qui vivent dans les forêts, dans les glaces des Pyrénées, ou dans les neiges des Apennins.

J'aurois besoin de l'aide de Dieu pour rappeler toutes les nations, tous les peuples, toutes les provinces que don Quichotte nomma, en affectant à chacune ce qui la distingue en effet. Le pauvre Sancho, pendu pour ainsi dire à chacune de ses paroles, écoutoit avec une grande attention, et tournoit, retournoit la tête rapidement de tous côtés, espérant toujours qu'à la fin il découvriroit quelque chose de tout ce que lui montroit son maître. Désespéré de ne rien voir: Monsieur, lui dit-il, je me donne au diable, si, de tant de chevaliers, géants, chevaux, peuples, bataillons, que nomme votre seigneurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement. Eh quoi, reprit don Quichotte, tu n'en-

tends pas les hennissements des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes? — Je n'entends rien du tout, Monsieur, si ce n'est quelques bêlements de moutons. (En effet les deux troupeaux approchoient.) — La peur te trouble les sens. Retire-toi, si tu crains; seul je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir.

A ces mots, il pique Rossinante, et, la lance en arrêt, descend la hauteur de toute la vîtesse de son coursier. Sancho, qui dans ce moment aperçut les troupeaux, se mit à crier de toutes ses forces : Revenez, seigneur don Quichotte; eh! revenez, jarni dieu! ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier, ni d'écu d'asperges, ni, chat, ni diable; revenez donc.... Que va-t-il faire? Malheureux que je suis!

Notre héros, sans l'écouter, galop-

poit toujours en criant: Courage, braves chevaliers qui combattez sous les étendards du valeureux Pentapolin! Suivez-moi tous, je vais le venger d'Alifanfaron de la Taprobane. En disant ces paroles il entre au milieu du troupeau de moutons, qu'il commence à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accourent en jetant des cris; mais voyant que rien ne l'arrêtoit, ils chargent leurs frondes de pierres, et les font siffler autour de sa tête. Notre héros n'y prenoit pas garde, et continuoit le carnage, en disant toujours: Où es-tu, superbe Alifanfaron? ose paroître devant moi; un seul chevalier te défie. A l'instant même, une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des côtes. Don Quichotte se sentant blessé, tire la burette du baume; mais, comme il la portoit à sa bouche, une seconde pierre frappe la burette, la brise, l'enlève, et chemin

faisant, déchire la joue du héros. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignirent de l'avoir tué ; ils se pressent de ramasser leurs morts, qui montoient à six ou sept moutons, et poursuivent leur route le plus vîte qu'ils peuvent.

Sancho, toujours sur la hauteur, regardoit les œuvres de son maître, et s'arrachoit la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre, et les bergers loin, il descendit, vint le relever, en lui disant : Ne vous avois-je pas averti, Monsieur, que ces deux armées étoient des moutons? Est-ce ma faute, répond don Quichotte, si le maudit enchanteur qui mé persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutons? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho : monte sur ton âne, et suis-les ; tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur première forme. Il est

plus pressé, répliqua Sancho, de songer à vous panser, car votre bouche est pleine de sang. En prononçant ces mots il cherchoit le bissac; et lorsqu'il aperçut qu'il l'avoit oublié dans cette fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Il maudit de nouveau son maître, sa sottise de l'avoir suivi, et résolut décidément de retourner à son village, de renoncer à cette isle qu'on lui faisoit acheter si cher. Don Quichotte vint le consoler : Ami, dit-il, de la constance! Tant d'infortunes nous annoncent que l'instant du bonheur est proche. Le mal a son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac, sans pain, sans ressource; eh bien! fions-nous à la Providence. Elle prend soin du moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de la grenouille à peine née qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi nous, dont le

cœur est pur, serions-nous seuls abandonnés par le souverain du monde, qui fait luire le soleil sur les bons, sur les méchants, et qui répand la rosée pour le juste comme pour l'injuste?

Par ma foi, dit Sancho tout ému, vous feriez encore mieux le métier de prédicateur que celui de chevalier errant. Vous savez tout, en vérité! — Mon ami, dans ma profession, il est nécessaire de tout savoir. L'on a vu plus d'un chevalier prononcer au milieu d'un camp des harangues aussi belles, aussi savantes, aussi fleuries que celles qu'on entend dans les universités. La valeur n'éteint pas l'esprit; l'esprit n'éteint pas la valeur. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner quelque asyle où nous puissions passer la nuit. — Oui, pourvu que ce ne soit point dans un château où il y ait des fantômes, des Maures enchantés, et des gens qui bernent. — Guide-nous toi-même, mon

fils ; je te laisse pour cette fois le maître absolu de choisir notre gîte.

Ils se mirent alors en chemin ; et le bon Sancho, voyant son maître fort triste, s'efforça de le distraire, en lui disant ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

Etrange rencontre que fit don Quichotte.

Je pense, Monsieur, dit Sancho, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie. Vous aviez juré de ne point manger pain sur table avant d'avoir conquis l'armet de Malandrin ou de Mambrin, je ne sais pas bien le nom de ce Maure; et vous n'avez pas tenu ce serment. Tu as grande raison, répondit don Quichotte; je l'avois oublié tout-à-fait; et tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé que l'on t'a berné dans l'hôtellerie. Mais, avant peu, mon ami, je réparerai ma faute. — Je vous en serai fort obligé pour mon compte,

puisque les fantômes s'en prennent à moi, qui n'ai pourtant rien juré.

En causant ainsi de choses et d'autres, la nuit les surprit au milieu du grand chemin. La faim les pressoit ; ils n'avoient point de bissac, ne découvroient point de maison, et les ténèbres devenoient à chaque instant plus épaisses. Ils marchoient toujours, espérant que la grande route les conduiroit à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumières, qui ressembloient d'abord à des feux follets. Sancho pensa s'évanouir de peur, don Quichotte lui-même fut troublé. L'un tira fortement le licou de son âne, l'autre retint les rènes de son cheval. Ils regardoient attentivement, et cherchoient a deviner ce que cela pouvoit être; mais les lumières, en approchant, devenoient plus grandes, plus vives, et leur nombre sembloit s'augmenter. Sancho se mit à trembler de tous ses

membres. Les cheveux de don Quichotte se dressèrent sur sa tête, Cependant il se ranime : Ami, dit-il, voici sans doute, une épouvantable aventure, pour laquelle j'aurai besoin de ma valeur toute entière.

C'est fait de moi, répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle en a toute la mine. Eh ! mon bon Dieu ! où seront les côtes qui pourront y suffire?— Rassure-toi, mon fils, ne crains rien ; je ne souffrirai pas qu'il t'en coûte un seul cheveu. Tu n'es point ici renfermé dans une cour dont je ne puisse franchir les murailles ; nous sommes en rase campagne, mon épée va jouer à l'aise. — Eh ! si l'on vous enchante encore, comme la dernière fois, à quoi servira la rase campagne ? — Du courage! te dis-je, du courage ! Tu vas voir si tom maître en manque. — Ah, monsieur, je ne demande pas mieux que vous en ayez.

A ces mots, ils se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau ce que pouvoient être ces lumières. Ils distinguèrent bientôt de grandes figures blanches, dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho, comme s'il avoit eu le frisson de la fièvre. Ces figures blanches, au nombre de vingt à-peu-près, étoient toutes à cheval, portant des torches à la main, et marmottoient certaines paroles d'une voix basse et sépulcrale. Derrière eux venoit une litière noire, suivie de six cavaliers couverts de crêpes depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle extraordinaire, au milieu de la nuit, dans un lieu désert, étoit capable d'effrayer un homme plus hardi que Sancho. Aussi ne respiroit-il plus. Son maître lui-même n'étoit pas trop rassuré; mais ses livres vinrent à son secours. Il s'imagina que cette litière renfermoit quelque chevalier blessé ou tué en trahison, dont

il devoit venger la mort. Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu du chemin, vis-à-vis les figures blanches, et leur crie d'une voix terrible :

Arrêtez, qui que vous soyez, et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litière. Je soupçonne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime ; je dois le savoir, afin de vous venger ou de vous punir. Un des hommes blancs répondit : Nous sommes pressés, et l'auberge est loin, nous n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité. Ayez le temps d'être plus poli, reprit don Quichotte en colère, ou préparez-vous au combat.

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule étoit ombrageuse, elle se cabre, et se renverse sur son maître. Don Quichotte, sans y

prendre garde, se précipite sur un des cavaliers vêtus de deuil, qu'il jette par terre d'un coup de lance. De là il court à un autre; et la prestesse, la vigueur avec laquelle il les attaquoit avoit passé jusqu'à Rossinante, qui, dans ce moment, sembloit avoir des ailes. Tous ces pauvres gens, sans armes, peu exercés à se battre, ne tardent pas à prendre la fuite, et se dispersent dans la campagne, où, courant avec leurs flambeaux, ils ressembloient à une troupe de masques qui enterre le carnaval. Les cavaliers en deuil, embarrassés de leurs manteaux, de leurs crêpes, pouvoient à peine se remuer, et ne se défendoient point contre don Quichotte, qu'ils prenoient pour le grand diable d'enfer. Notre héros les abattoit à son aise; et Sancho, en le regardant, disoit en lui-même : Il faut pourtant bien que mon maître soit aussi redoutable qu'il le prétend.

Le premier homme tombé étoit encore sous la mule, et son flambeau par terre brûloit près de lui. Don Quichotte vainqueur vint lui mettre sa lance au visage, en lui criant de se rendre. Hélas, répondit le malheureux, je suis déjà tout rendu, puisque je ne puis bouger, et que je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas, si vous êtes chrétien; vous commettriez un grand sacrilége, attendu que je suis tonsuré. Tonsuré! reprit notre chevalier; puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici? — Pas grand'chose de bon, grace à vous! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnois avec onze ecclésiastiques mes confrères, que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baëça, qui a damandé d'être enterré à Ségovie, sa patrie. — C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme? — Qui l'a tué? — Oui, sans doute; c'est là ce qu'il m'importe de

savoir. — Ma foi ! c'est Dieu qui l'a tué, avec une fièvre maligne. — Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort. — Je ne le pense pas, Monsieur. — C'est qu'il est bon que vous sachiez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, que je suis chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts. — Je voudrois bien, Monsieur le chevalier, que vous puissiez redresser ma jambe. — C'est un malheur, monsieur le tonsuré Alonzo Lopès. Mais aussi pourquoi vous en allez-vous, la nuit, couvert de crêpes, de surplis, avec des flambeaux, dans un équipage de l'autre monde, qui devoit avec raison me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan? — Oh ! je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi, par charité, à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier.

Aussitôt don Quichotte appelle Sancho. Sancho ne se pressoit pas d'arriver, parce qu'il étoit occupé de débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menoient avec eux. Le prévoyant écuyer étoit parvenu à faire de sa capotte une espèce de bissac qu'il farcit des meilleures provisions; ensuite il attacha la capotte sur son âne, et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux tonsuré. Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau; et don Quichotte lui conseilla de rejoindre ses compagnons, en l'assurant de nouveau qu'il n'avoit pu s'empêcher de faire ce qu'il avoit fait. Sancho le retint pour lui dire encore: Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux don Quichotte, autrement dit le chevalier *de*

la triste figure. Le pauvre tonsuré partit. Notre héros pria Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avoit donné ce surnom. Ma foi ! répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus triste figure que l'on puisse voir au monde. —Ce n'est pas cela, mon ami ; c'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les chevaliers du temps passé, dont l'un s'appeloit le chevalier de la Licorne, du Phénix, du Griffon, de la Mort. C'étoit sous ce nom et par cet emblême qu'ils étoient connus dans l'univers. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue : je prétends m'appeler ainsi désormais ; et je veux faire peindre sur mon bouclier une figure étrange et fort triste.—Vous

pouvez, Monsieur, économiser l'argent qu'il vous en coûteroit pour cela. Je vous réponds, soit dit sans vous offenser, qu'il suffit que vous vous montriez pour que tout le monde dise : Voilà le chevalier de la triste figure. Don Quichotte ne se fâcha point de la liberté de son écuyer ; mais il n'en résolut pas moins d'adopter ce beau surnom.

Avant de quitter ce lieu, notre héros eut la fantaisie de retourner sur ses pas, et de visiter le cercueil qui étoit dans la litière, pour s'assurer si le gentilhomme étoit bien mort. Monsieur, lui dit Sancho, voici la première aventure dont nous nous tirons bien portant ; n'allons pas gâter nos affaires. Ces gens-là n'ont qu'à s'appercevoir que c'est un seul homme qui les a battus, ils voudront prendre leur revanche ; et vous savez, comme moi, tout ce qui peut en arriver. Croyez-moi, gagnons la montagne ; nous avons

faim, j'ai de quoi manger; laissons aller, comme on dit, le mort en terre et le vivant à table. Aussitôt il fait marcher son âne devant lui; don Quichotte trouvant qu'il avoit raison, le suivit sans répliquer.

Ils s'enfoncèrent entre deux collines, et parvinrent à une vallée profonde où Sancho mit sur l'herbe ses provisions. Là, étendus tous les deux, sans autre sauce que leur appétit, ils déjeûnèrent, dînèrent, soupèrent, tout-à-la-fois, avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques, qui d'ordinaire savent bien se pourvoir. Mais un grand malheur, dont Sancho sur-tout ne pouvoit se consoler, c'est qu'ils n'avoient point de vin, ni même d'eau, pour appaiser leur soif; ce qui fut cause de ce qu'on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

De la plus extraordinaire des aventures que don Quichotte mit à fin.

Sancho, qui ne pouvoit manger sans boire, fut le premier à dire à son maitre que l'herbe fraîche et touffue de cette prairie annonçoit quelque fontaine ou quelque ruisseau dans les environs. Don Quichotte et lui se levèrent pour le chercher et s'y désaltérer. Ils prirent Rossinante et l'âne par la bride, et commencèrent à marcher avec précaution, parce que la nuit étoit fort obscure. Ils n'avoient pas fait deux cents pas que leurs oreilles furent frappées du bruit lointain d'une cascade. Ils s'en réjouissoient déjà, lorsqu'un bruit fort différent vint tempérer cette joie, et donner l'alarme à Sancho, qui

naturellement n'étoit pas brave. Ils entendirent de grands coups frappés à intervalles égaux, mêlés d'un cliquetis de ferrailles, de chaînes, et accompagnés du bruit du torrent bondissant à travers les rocs. Il étoit nuit, le ciel étoit couvert d'un voile épais, et nos héros se trouvoient sous de grands arbres dont les branches étoient agitées. Ces ténèbres, cette solitude, le bruit du fer et de l'eau, qui se confondoit avec le murmure des feuilles et le sifflement du vent, tout sembloit se réunir pour inspirer la terreur; mais notre héros, incapable d'effroi, s'élance sur Rossinante, et se couvrant de sa rondache : Ami, dit-il à son écuyer, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer, pour ramener l'âge d'or, que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes, et que ma renommée doit effacer celle des guerriers de la table ronde, des pairs de

France ; des neuf preux, de tous les chevaliers du temps passé. Remarque, fidèle écuyer, cette sombre horreur qui nous environne, ces silencieuses ténèbres, ce murmure sourd des chênes immenses que les aquilons font gémir, ce bruit épouvantable des flots qui semblent se précipiter des montagnes de la lune, et ces coups terribles dont le son aigu déchire l'oreille effrayée ; le dieu Mars lui-même connoîtroit la peur : eh bien! mon courage en augmente ; je désire, je veux, je cours entreprendre cette aventure. Serre les sangles de mon coursier : reste ici, attends-moi trois jours. Si à cette époque je ne reviens point, va trouver au Toboso l'incomparable Dulcinée, et dis-lui que son chevalier est mort en cherchant à mériter la gloire de lui appartenir.

En écoutant ces paroles, Sancho se mit à pleurer : Monsieur, dit-il d'une voix attendrie, pourquoi voulez-vous

tenter une si terrible aventure? Il est nuit, personne ne nous voit, personne ne pourra nous traiter de poltrons, quand nous nous détournerons un peu. Prenons ce parti, croyez-moi, dussions-nous ne pas boire de quatre jours. Je vous préviens d'abord que je n'ai plus soif : notre curé, que vous connaissez bien, m'a dit souvent que, qui cherche le péril périt. Vous devez être satisfait de n'avoir pas été berné comme moi ; d'avoir vaincu, comme vous l'avez fait, ce grand nombre d'ennemis qui escortoient ce corps mort. Si toutes ces raisons ne vous touchent pas, songez que j'ai quitté pour vous ma maison, mes enfants, ma femme. J'espérois n'y pas perdre, à la vérité; mais, comme on dit, la convoitise rompt le sac : que deviennent toutes mes espérances, si, au moment où je croyois tenir cette malheureuse isle que vous m'avez promise, je me vois délaissé par vous?

Pour l'amour de Dieu, mon seigneur, mon maître, ne me faites pas ce chagrin ; du moins attendez qu'il soit jour. Avant trois heures d'ici vous verrez paroître l'aube ; car, d'après la science que j'ai acquise quand j'étois berger, je vois la bouche de la petite ourse au-dessus de la tête, et il doit être minuit dans la ligne du bras gauche. Eh ! comment distingues-tu, lui répondit don Quichotte, cette ligne et cette bouche, puisque la nuit est si obscure qu'aucune étoile ne paroît au ciel ? — Oh ! monsieur, la peur a de bon yeux ; et vous pouvez être certain que j'ai des raisons excellentes pour vous assurer qu'il fera bientôt jour. — Jour ou nuit, il ne sera pas dit que rien au monde ait retardé l'accomplissement de mes grands devoirs. Laisse-moi, Sancho ; le Dieu tout-puissant qui m'inspire d'entreprendre cette aventure saura bien veiller sur ma vie, ou te consoler de ma perte. Serre les sangles de Ros-

sinante, et attends-moi : je serai bientôt mort ou vainqueur.

Sancho, voyant que ses larmes, ses prières, ses conseils, ne pouvoient rien sur son maître, résolut d'user d'adresse, et de le forcer, malgré lui, d'attendre que le jour parût. Pour cela, dans le même temps qu'il serroit les sangles de Rossinante, il lui lia doucement les jambes de derrière avec le licou de son âne. Quand don Quichotte voulut partir, son cheval, au lieu de marcher ne faisoit que de petits sauts. Vous le voyez, s'écria l'écuyer, le ciel, plus pitoyable que vous, ne veut pas que vous m'abandonniez. Il défend à Rossinante de vous obéir; et, si vous continuez à résister à sa volonté, vous mettrez en colère la fortune, et vous en serez puni. Don Quichotte se désespéroit; mais plus il piquoit son cheval, et moins le cheval avançoit. Sans se douter de ce qui le retenoit: Allons! dit-il, puisque Ros-

sinante ne veut pas marcher, je vais attendre l'aurore, quoique je verse des larmes de ce retard si cruel. Mais, monsieur, répondit Sancho, il n'y a pas là de quoi se désoler. Je vous ferai des contes pendant ce temps; à moins que vous ne préfériez de descendre et de dormir sur l'herbe touffue, à la manière des chevaliers.—Moi, dormir! y penses-tu? Suis-je de ces guerriers qui dorment quand il faut combattre? Dors, dors, toi qui naquis pour le sommeil; je m'entretiendrai avec mes pensées. — Ne vous fâchez pas, monseigneur; je ne l'ai pas dit pour vous déplaire.

Sancho, en parlant ainsi, se rapprochoit toujours de son maître; tant étoit grande la frayeur que lui causoit ce bruit continuel de ferrailles! Il finit par saisir d'une main l'arçon de la selle, et de l'autre la croupière, tenant ainsi fortement embrassée la cuisse gauche de notre héros. Voyons donc, reprit

celui-ci, quels sont ces contes que tu veux me faire. Oh ! j'en sais beaucoup, répondit Sancho; mais j'ignore pourquoi, dans ce moment, ils ne reviennent pas dans ma mémoire. Cependant je m'en vais tâcher de vous conter une histoire qui est la plus belle, la plus étonnante, la plus intéressante des histoires. Écoutez-moi, je vous prie, avec un peu d'attention.

Il étoit ce qu'il étoit, et le bien qui vient pour tous, et le mal pour qui le cherche. Remarquez d'abord, monsieur, que les anciens commençoient toujours leurs contes par une sentence; et *le mal pour qui le cherche;* cela vient ici, vous en conviendrez, tout comme une bague au doigt. On veut par-là nous faire comprendre qu'il ne faut point chercher le mal, qu'il faut le fuir quand on le rencontre, et que, lorsque personne ne nous oblige d'aller quelque part où il y a du risque, il faut se garder d'y aller.

Poursuis ton histoire, reprit don Quichotte, et laisse les réflexions. — Je vous dirai donc, monsieur, que, dans un village de l'Estramadure, il y avoit un berger chevrier. Quand je l'appelle berger chevrier, j'entends dire qu'il gardoit des chèvres. Or, ce berger chevrier, qui gardoit des chèvres, s'appeloit Lopès Ruis; lequel Lopès Ruiz étoit amoureux d'une bergère qui se nommoit Toralva; laquelle bergère nommée Toralva étoit fille d'un pasteur fort riche; lequel pasteur fort riche.... — Oh! si tu racontes de cette manière, en répétant toujours deux fois la même chose, tu ne finiras jamais. — Ah! monsieur, c'est la façon de conter chez nous. Il faut bien se conformer aux usages de son pays. — Allons! j'écoute, puisque mon malheureux sort me condamne à t'écouter. — Je vous disois, mon cher maître, que ce berger étoit amoureux de la bergère Toralva, qui étoit une grosse

fille, rondelette, vigoureuse, et tenant un peu de l'homme, car elle avoit deux moustaches; il me semble que je la vois.—Tu l'as donc connue?—Non, monsieur: mais celui qui m'apprit l'histoire me dit la tenir de quelqu'un qui avoit pu voir la bergère Toralva; ainsi vous devez être sûr de la vérité du conte. Tant y a que, les jours allant et venant, le diable, qui aime à brouiller, fit que l'amour du berger Lopès Ruis pour la bergère Toralva devint pour ainsi dire de la haine. La cause de ce changement fut, suivant les mauvaises langues, de petites infidélités un peu fortes que la bergère Toralva se permettoit, et qui mirent si fort en colère le berger Lopès Ruis, qu'il résolut de s'en aller si loin, si loin, que jamais il n'en entendît parler. Dès que la bergère Toralva vit que le berger Lopès Ruis ne l'aimoit plus, elle devint folle de lui. Vous savez que c'est assez l'usage. Mais je continue sans ré-

flexion, de peur que vous ne trouviez que j'alonge trop mon conte.

Or donc, le berger Lopès Ruis s'étoit déjà mis en route avec ses chèvres, et cheminoit dans les champs de l'Estramadure, pour passer au royaume de Portugal. La bergère Toralva, qui le sut, courut de suite après lui, nu-pieds, s'il vous plaît, un bourdon à la main, et portant à son cou un petit sac, dans lequel étoient, à ce qu'on prétend, un morceau de miroir, un peigne, et une petite boîte de fard. Qu'il y eût ce qu'il y avoit, peu importe; je ne m'arrête point là-dessus. Je dis seulement que le berger Lopès Ruis arriva, suivi de ses chèvres, sur le bord de la Guadiana, dans la saison où ce fleuve déborde. Point de bateau ni de batelet pour le passer lui et son troupeau. Cela fâcha beaucoup le berger Lopès Ruis, parce qu'il sentoit sur ses talons la bergère Toralva, et qu'il craignoit d'en être rejoint. A force de

regarder et de chercher, il découvrit un pêcheur qui avoit un batelet si petit qu'il ne pouvoit y tenir avec lui qu'une seule chèvre. Cela n'étoit pas trop commode; mais le berger Lopès Ruis s'arrangea pourtant avec le pêcheur, pour qu'il le passât lui et ses trois cents chèvres. Quand l'arrangement fut fait, le pêcheur prend une chèvre et la passe dans son batelet. Il revient, et en passe une autre; revient encore, et en passe une autre, puis une autre, et puis une autre. Retenez bien, je vous prie, combien le pêcheur passe de chèvres; c'est plus important que vous ne croyez. L'endroit où elles débarquoient de l'autre côté du fleuve étoit glissant et plein de boue. Le pêcheur mettoit du temps à aller et à revenir. Cependant il revient encore, et en passe une autre, puis une autre, puis une autre. — Allons ! finis, et supposons qu'elles soient toutes au bord.—Point du tout, monsieur; cela

ne se peut. Ayez la bonté de me dire combien il y a de chèvres passées. — Comment veux-tu que je le sache? — Ah! voilà le beau du conte, c'est qu'il finit là. — Que veux-tu dire? Est-il d'une telle importance de savoir le nombre des chèvres passées, que l'histoire ne puisse s'achever sans cela? — Oui, monsieur; je vous en avois averti. Dès l'instant que vous ne vous souvenez plus du compte des chèvres, je ne me souviens plus de la fin de mon conte; et c'est dommage, car cette fin étoit charmante. — Ainsi l'histoire est finie? — Finie comme ma mère. — En vérité, Sancho, voilà un étrange conte! Mais, au surplus, je devois m'y attendre de toi, d'autant plus que ton pauvre esprit est troublé par ce tintamarre. Allons! essayons encore de faire marcher Rossinante.

Alors il approche de nouveau les jambes, et de nouveau Rossinante saute sans avancer d'un seul pas, tant

il étoit bien attaché. Dans cet instant, soit naturellement, soit par l'effet de la fraîcheur du matin, ou que Sancho eût mangé quelque chose de laxatif, le pauvre écuyer se trouva dans un embarras étrange. Il se sentoit le pressant besoin de se retirer un moment seul; et l'extrême frayeur qu'il avoit ne lui permettoit pas de s'éloigner le moins du monde de son maître. Après avoir long-temps combattu, forcé de céder malgré ses efforts, il quitta doucement l'arçon qu'il tenoit de sa main gauche, alla dénouer avec cette main l'aiguillette de ses chausses, et, satisfait de ce commencement, qu'il regardoit comme le plus difficile, il espéra venir à bout du reste. Le grand point étoit de n'être pas trahi par le moindre bruit; et, pour éviter ce malheur, Sancho serroit les épaules, et retenoit jusqu'à son haleine. Mais tant de précautions furent perdues... Qu'entends-je? s'écria don Quichotte d'un ton sé-

vère. Je ne sais, monsieur, répondit Sancho : c'est sûrement quelque nouvelle diablerie; vous n'ignorez pas que les aventures ne commencent pas pour peu. Sancho, reprit le chevalier en portant la main à son nez, il me semble que tu as grand'peur. — Oui, monsieur, je ne vous cache point que je tremble; et si ma frayeur me faisoit faire quelque sottise, la faute en seroit à celui qui m'a conduit, à l'heure qu'il est, dans cet horrible désert. Don Quichotte ne voulut point pousser plus loin l'explication; mais il fit sauter Rossinante, et s'éloigna de quelques pas.

Cependant la nuit s'écouloit; et Sancho, voyant paroître le jour, alla délier doucement les jambes de Rossinante. L'animal se sentit à peine libre que, quoiqu'il ne fût pas fort pétulant, il essaya de faire deux ou trois courbettes, que la foiblesse de ses reins ne lui permit point d'achever.

Don Quichotte en tira bon augure, et voulut en profiter sur-le-champ. L'aube laissoit alors distinguer les objets. Notre héros s'apperçut qu'il étoit au milieu de grands châtaigniers, dont les ombrages épais avoient rendu la nuit plus obscure; mais il ne put deviner la cause de ces coups terribles qui continuoient à se faire entendre. Il renouvela ses adieux à Sancho, lui répéta ce qu'il devroit dire à madame Dulcinée, si dans trois jours il ne revenoit point, et ajouta : Quant à la récompense de tes services, tu ne dois avoir aucune inquiétude, j'y ai libéralement pourvu dans un testament que l'on trouvera chez moi. Mais espérons plutôt, mon ami, que je sortirai triomphant de cette périlleuse aventure; et pour le coup tu peux compter sur l'isle que je t'ai promise. Notre écuyer, en l'écoutant, se mit encore à fondre en larmes, et déclara qu'il vouloit suivre son maître jusqu'à la mort. L'au-

teur de cette histoire, en rapportant cette héroïque résolution de Sancho, en conclut, avec raison, qu'il avoit le cœur excellent, et qu'il étoit sûrement des vieux chrétiens. Quoi qu'il en soit, don Quichotte fut attendri; mais cachant son émotion, de peur de témoigner de la foiblesse, il marcha d'un air fier et calme vers le lieu d'où venoit le bruit.

Sancho le suivoit à pied, tirant par le licou son âne, inséparable compagnon de sa bonne et mauvaise fortune. Après un assez long chemin au milieu de ces châtaigniers, ils arrivèrent dans un petit vallon entouré de rochers élevés, d'où se précipitoit le torrent. Au pied des rochers on voyoit de loin quelques misérables maisons qui ressembloient à des ruines; c'étoit de là que sortoient les épouvantables coups. Rossinante eut peur et fit un écart; mais notre héros le ramène, s'approche peu-à-peu des maisons, en se re-

commandant à sa dame. Son écuyer, toujours derrière lui, alongeoit souvent la tête et le cou entre les jambes de Rossinante pour chercher à découvrir ce qui lui faisoit tant de peur. Au bout de cent pas, au détour d'une petite colline, ils découvrirent enfin la cause de leur terreur et de cet effroyable bruit. C'étoient, il faut bien le dire, il faut bien l'avouer malgré nous, six énormes marteaux de moulins à foulon, qui n'avoient pas cessé de battre depuis le jour précédent.

Don Quichotte, à cet aspect, demeura muet de surprise; ses mains laissèrent aller la bride, sa tete tomba sur son sein. Il tourna les yeux sur Sancho, qui fixoit les yeux sur lui, avec les joues enflées, et tout prêt à crever d'envie de rire. Notre chevalier ne put s'en empêcher lui-même, malgré son profond chagrin; et Sancho, voyant que son maitre heureu-

sement avoit ri le premier, mit ses poings sur ces côtés, et par quatre fois de suite fit et refit des éclats, qui bientôt impatientèrent don Quichotte. Mais ce fut bien pis quand son écuyer osa lui adresser ces paroles, en le regardant avec une gravité plaisante, *Ami, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or, que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes,* et lui répéta mot à mot tout ce que le héros avoit dit lorsque les foulons s'étoient fait entendre. Cette raillerie mit en colère don Quichotte, qui, levant aussitôt sa lance en frappa si fort l'écuyer persifleur, que, si ses coups fussent tombés sur la tête comme ils tombèrent sur les épaules, le pauvre Sancho n'eût jamais hérité dans le testament. Monsieur, s'écria-t-il plein d'effroi, ne voyez-vous pas que je ris? Moi, je ne ris pas, reprit don Qui-

chotte. Répondez, monsieur le plaisant : si c'eût été, comme je l'ai cru, la plus périlleuse des aventures, n'ai-je pas montré le courage nécessaire pour la terminer ? un chevalier tel que moi, qui n'a jamais vu de moulins à foulon, doit-il les reconnoître au bruit ? c'est bon pour vous, monsieur le manant, élevé dans un chétif village. Faites, s'il vous plaît, que ces six marteaux deviennent autant de géants, placez-les vis-à-vis de moi l'un après l'autre, ou tous ensemble ; et si je ne leur mets le pied sur le ventre, riez alors tant qu'il vous plaira. Appaisez-vous, monseigneur, reprit Sancho, d'une voix soumise : je conviens que j'ai trop ri ; mais vous conviendrez peut-être, quand vous ne serez plus fâché, que bien d'autres riroient de même si nous leur disions quelle a été notre frayeur.... Je ne parle que de la mienne, car, pour vous, la peur vous est inconnue. —

Oui, je veux bien avouer que l'histoire en pourroit sembler gaie, mais je crois au moins inutile de la raconter. Il est tant d'esprits mal faits, qui ne savent point prendre les choses, et vont toujours au-delà du but! — Votre seigneurie y va droit, excepté lorsqu'elle vise à la tête et qu'elle attrape les épaules, graces au ciel et à ma promptitude à éviter votre coup. Au surplus, qui châtie bien aime bien. Quand les grands seigneurs ont dit à leurs valets une parole un peu dure, ils leur font toujours un présent: j'ignore comment en usent les chevaliers errants quand ils ont donné des coups de lance; mais le moins qui peut s'en suivre, ce sont des isles sûrement ou des royaumes en terre ferme. — Tu dis peut-être plus vrai que tu ne penses; mais pardonne-moi ce premier mouvement que je n'ai pu retenir; et tâche désormais, mon ami, de ne plus tant babiller. Dans au-

cun livre de chevalerie je n'ai jamais vu d'écuyer aussi familier que toi ; Gandalin, qui servoit Amadis, ne parloit à son maître que la toque à la main, la tête baissée, et le corps à demi courbé, à la manière des Turcs ; Gazabal, l'écuyer de don Galaor, fut si discret et si taciturne, que l'historien ne le nomme qu'une seule fois dans tout le cours de sa longue histoire. Suivons ces exemples, Sancho, et vivons, s'il vous plaît, dans l'ordre. Les récompenses que je vous ai promises arriveront avec le temps. Si elles n'arrivoient pas, je vous ai déjà dit de n'être pas inquiet de votre salaire —Cela suffit, monseigneur ; et vous pouvez être certain que dorénavant je n'ouvrirai la bouche que pour vous honorer comme mon maître.— A la bonne heure ; c'est le moyen de vivre long-temps en paix sur la terre ; car, après son père, c'est à son maître que l'on doit le plus de respect.

CHAPITRE XXI.

Conquête de l'armet de Mambrin.

DANS ce moment, il vint à tomber un peu de pluie. Sancho vouloit chercher son abri dans les moulins; mais don Quichotte les avoit pris en aversion, jamais il n'y voulut entrer; et, tournant à droite, il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il apperçut de loin un homme à cheval qui portoit sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or. Sancho, s'écria-t-il plein de joie, tous les proverbes sont vrais, principalement celui qui dit que *lorsqu'une porte se ferme une autre s'ouvre bientôt*. Cette nuit, la volage fortune a semblé se jouer de mes espérances; mais ce matin elle vient m'offrir un beau dédommagement : selon toutes les apparences, le

guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin, que j'ai juré de conquérir. Monsieur, répondit Sancho, si j'avois la permission de parler comme autrefois, je vous dirois de prendre garde que ceci ne soit encore des moulins à foulon. Va-t-en au diable avec tes foulons. Quel rapport peut il y avoir entre un casque et des moulins? — Plus que vous ne pensez, monsieur. Mais il m'est défendu de m'expliquer. — Malheureux incrédule, comment veux-tu que je m'abuse? ne vois tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or? — Je vois bien un homme monté sur un âne gris comme le mien, qui a sur la tête je ne sais quoi qui reluit. — Ce je ne sais quoi est l'armet de Mambrin. Allons; éloigne-toi promptement, et laisse-moi seul. Tu vas voir comment, sans perdre le temps en paroles, je vais terminer cette aventure, et m'em-

parer de l'armet. — Mon dieu ! monsieur, l'embarras n'est pas de m'éloigner ; mais je souhaite qu'il n'y ait pas ici des foulons. — Je vous ai déjà dit, frère, que vos réflexions m'ennuient ; et si vous me rompez encore la tête de foulons, mordieu ! je vous corrigerai de manière à vous en faire souvenir long-temps. Sancho craignit la colère de son maître, et ne souffla plus.

Je dois mettre au fait mes lecteurs de ce que c'étoit que ce guerrier, ce cheval, et cet armet. Il y avoit dans ces environs un village et un hameau si petits et si voisins l'un de l'autre, que le même barbier servoit pour les deux. Or, ce jour-là, un malade du hameau avoit besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe ; le barbier se rendoit chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune : surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, qui sans doute étoit tout neuf, il avoit mis sur sa tête ce

bassin de cuivre, qu'on voyoit luire d'un quart de lieue. Il étoit monté sur un âne gris, comme l'avoit dit Sancho; et don Quichotte, dans tout cela, voyoit un chevalier sur un beau cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut près, notre héros, sans explication, courut à lui la lance en arrêt. Le barbier, qui vit arriver ce fantôme, se jette promptement à bas de son âne, et, plus léger qu'un chevreuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre. Le païen n'est pas sot, s'écria don Quichotte; il imite le castor, qui, poursuivi par les chasseurs, se coupe lui-même ce qu'on veut de lui. Sancho ramasse ce précieux armet. Par ma foi! dit l'écuyer en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf, et vaut au moins huit réaux. Il le remet à son maître, qui, l'essayant sur son front,

et le tournant, le retournant pour l'y faire tenir, disoit avec étonnement : Le païen pour qui l'on forgea ce casque devoit avoir une furieuse tête ; encore vois-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. Sancho faisoit tous ses efforts pour ne pas rire, se souvenant de la leçon qu'il avoit reçue. Qu'as-tu donc ? lui dit don Quichotte. Rien, monsieur, répondit-il ; je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe. — Il est vraisemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant, qui, sans connoître son mérite, en aura fondu la moitié ; de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui à la vérité à un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe ? je sais ce qu'il vaut ; je le ferai remettre en état, et j'aurai un casque beaucoup meilleur que celui que le dieu Vulcain forgea pour le dieu des

batailles : en attendant, je vais le porter tel qu'il est. — Vous êtes le maître, monsieur ; mais que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval gris pommelé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris ? Au train qu'a pris son pauvre maître, je ne crois pas qu'il revienne le chercher ; et, par ma barbe ! le roussin n'est pas mauvais. — Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus ; et les chevaliers d'autrefois ne s'emparoient guère des chevaux de leurs ennemis, à moins qu'ils n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse donc ce cheval ou cet âne, comme tu voudras l'appeler ; son maître le viendra reprendre. — J'aurois pourtant quelque envie de le troquer contre le mien, qui ne me paroît pas si bon. Les lois de la chevalerie sont terriblement étroites, si elles ne permettent pas de changer un âne contre un âne. Ai-je du moins la liberté de changer les bâts ? — Je n'en suis pas

sûr ; mais, jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire.

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé, et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau. Cela fait, nos voyageurs déjeûnèrent des restes de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent, sans retourner la tête du côté des moulins, et, redevenus bons amis, ils continuèrent leur route, en laissant aller à son gré Rossinante, que l'âne suivoit avec une fidèle amitié. Bientôt ils se retrouvèrent dans la grande route. Alors Sancho dit à son maître :

Je vous demande, monsieur, la permission de causer un peu avec vous : depuis que votre seigneurie m'a imposé ce terrible silence, j'ai perdu une foule de bonnes pensées, et je voudrois mettre à profit celles qui me viennent dans ce moment. Parle, Sancho, répondit don Quichotte, mais sois bref ; les

meilleurs discours ennuient quand ils se prolongent. — Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand'chose à chercher ainsi les aventures ; car enfin, vous avez beau vaincre et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne les voit, personne n'en sait rien ; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la renommée dont elle est digne. Mon avis seroit que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque prince qui fût en guerre avec son voisin, parce qu'alors votre courage, votre force surnaturelle, votre sagesse incomparable, seroient utiles, seroient en vue, et nous attireroient des récompenses : alors vous ne manqueriez pas d'historiens qui mettroient par écrit vos exploits. Je ne parle pas des miens, je sais qu'ils ne passent pas ma petite qualité d'écuyer ; quoique, si l'on parle des écuyers dans les histoires de chevalerie, j'espère y tenir ma place. —

Ce que tu dis là, Sancho, ne manque pas de raison; mais, avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde en cherchant les aventures, afin d'avoir acquis de la gloire. Une fois que l'on est connu, voici comme les choses se passent ordinairement :

Un chevalier arrive à la cour d'un puissant monarque : tout le monde, jusqu'aux petits enfants, court le recevoir aux portes de la capitale; on l'entoure, on l'accompagne en criant : C'est le chevalier du Soleil, ou du Serpent, ou de quelqu'autre emblême qu'il a su rendre célèbre; c'est celui, dit-on, qui vainquit en combat singulier le géant Brocabrun du bras d'acier, celui qui désenchanta le grand Mamelu de Perse, retenu captif par un magicien depuis près de neuf cents ans. Ses louanges, ses grandes actions, volent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi, qui se met aux fenêtres de son palais,

Le roi, qui connoît déjà de réputation ce chevalier, le voit à peine paroître, qu'il se retourne vers sa suite, et dit: Allons! que tous les chevaliers de ma cour aillent recevoir la fleur de la chevalerie. On obéit, et le roi lui-même vient au-devant du chevalier jusqu'au milieu du grand escalier; il lui tend la main, l'embrasse, et le mène aussitôt à l'appartement de la reine. Là se trouve l'infante sa fille, qui est une des plus belles princesses de la terre. A peine l'infante et le chevalier jettent les yeux l'un sur l'autre, que, par un attrait plus qu'humain, sans savoir comment ni pourquoi, ils s'enflamment réciproquement, et brûlent de trouver les moyens de se parler de leurs tendres peines. On conduit le chevalier dans un appartement superbe; on le désarme, et l'on couvre ses épaules d'un riche manteau d'écarlate. S'il étoit déjà beau sous le fer, combien le paroît-il davantage sous la pourpre!

Il va souper avec le roi, avec la reine et l'infante, à laquelle il lance à la dérobée des regards remplis d'amour; et la jeune princesse y répond avec la pudeur convenable, car elle est extrêmement pudique.

Le souper fini, l'on voit entrer dans la salle un hideux et petit nain qui conduit une très-belle dame au milieu de deux géants. Le nain propose une aventure, arrangée par un ancien enchanteur, de manière que celui qui la terminera sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonne à tous les chevaliers présents d'éprouver cette aventure : nul n'en vient à bout que le chevalier nouvellement arrivé. Sa gloire en augmente, et l'infante est ravie d'avoir si bien placé ses affections. Ce qu'il y a de bon, c'est que le roi se trouve justement en guerre avec un autre puissant monarque, et qu'au bout de quelques jours le chevalier lui demande la per-

mission d'aller servir dans ses armées. Le roi y consent avec joie ; le chevalier l'en remercie avec respect ; et le même soir, dans la nuit, il va faire ses adieux à l'infante, à travers une jalousie qui donne sur le jardin, où la jeune princesse est déjà venue souvent lui parler, suivie d'une demoiselle d'honneur qu'elle a mise dans sa confidence. Le chevalier soupire beaucoup, l'infante s'évanouit ; la demoiselle va chercher de l'eau, et témoigne une grande inquiétude que l'aurore ne paroisse, parce que l'honneur de la princesse lui est plus cher que sa vie. L'aurore ne paroît point ; l'infante revient à elle, et daigne passer sa main blanche au travers de la jalousie ; le chevalier y attache ses lèvres, et la baigne de ses larmes. Il convient ensuite d'un certain moyen pour donner à la princesse de ses nouvelles, et la princesse le prie de hâter autant qu'il pourra son retour. Le chevalier le promet, le jure,

baise encore la main de l'infante, et se retire pénétré d'une si grande douleur, qu'il est tout près d'expirer.

Il regagne son appartement, se jette sur son lit et ne peut dormir. Dès qu'il fait jour, il se lève, va prendre congé du roi, de la reine, et demande la permission de prendre aussi congé de l'infante. Mais on lui dit qu'elle est indisposée; et notre chevalier, qui ne doute point que ce ne soit un effet de sa douleur, est près de se trouver mal. La demoiselle d'honneur, qui est là, court tout rapporter à la princesse. La princesse pleure beaucoup, et dit à sa demoiselle d'honneur qu'un de ses plus grands chagrins est d'ignorer si son chevalier est de race royale. La demoiselle l'assure que son chevalier ne seroit pas si brave, si galant, et si aimable, s'il n'étoit pas de race royale. Ces raisons consolent un peu l'infante, qui, pour ne rien faire paroître, sort de sa chambre au bout de deux jours.

Le chevalier est déjà bien loin. Il fait la guerre, combat, triomphe, gagne plusieurs batailles, prend une foule de villes : tout cela est l'affaire de peu de temps. Il revient à la cour, va voir l'infante à la jalousie, et convient avec elle de demander sa main pour récompense de ses services. Il la demande; le roi la refuse parce qu'il ne connoît pas la naissance du chevalier : mais, soit qu'il l'enlève, soit autrement, l'infante finit par être sa femme; et le père en est ravi, d'autant plus qu'on découvre bientôt que le chevalier est fils d'un très-puissant roi de je ne sais quel royaume qui souvent même n'est pas sur la carte. Alors nécessairement le père meurt, l'infante hérite; et voilà le chevalier roi. Voilà le moment de récompenser son écuyer : on lui donne une isle, et on le marie avec la demoiselle d'honneur qui a servi les amours de l'infante, et qui presque toujours est

la fille d'un duc ou d'un grand seigneur du royaume.

Voilà le plus beau, pardi ! s'écria Sancho ; et c'est tout ce que je demande. Par ma foi, monsieur, je suis convaincu que tout cela doit arriver au chevalier de la triste figure. — N'en doute point, mon ami; car tout ce que je viens de raconter est toujours arrivé exactement de même à tous les chevaliers errants. Il ne reste plus qu'à nous informer quel est le roi païen ou chrétien qui est en guerre et qui a une jolie princesse. Nous avons du temps pour cela. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que, lorsque nous en serons là, j'aurois de la peine à prouver que je suis de famille royale. Quoiqu'assurément je sois gentilhomme et bien reconnu pour tel, le roi aura peut-être de la répugnance à me donner sa fille, si le sage qui écrira mon histoire ne parvient pas à découvrir que je suis arrière-petit-fils de souve-

rain. Il est vrai que j'aurai la ressource d'enlever l'infante, qui ne demandera pas mieux ; et le temps ou la mort appaisera la colère du roi mon beau-père. — Vous avez raison, monsieur; et je suis d'avis que vous commenciez par l'enlèvement. Ce n'est pas la peine, comme disent certains vauriens, de demander ce qu'on peut prendre; une fois qu'on est nanti, on plaide à merveille de loin. Ce que j'y vois de plus triste, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez tranquillement du royaume, le pauvre écuyer vivra de l'air du temps, et se passera de récompense, à moins que la demoiselle d'honneur ne se fasse enlever avec l'infante ; ce qui seroit assez convenable.—Personne ne s'y opposera, Sancho, sur-tout quand elle t'aura jugé digne de devenir son époux. — Oh ! pour digne, il n'y a rien à dire, je suis des vieux chrétiens, monsieur, et cela suffit

pour être comte. Allez, soyez persuadé que le manteau ducal m'ira fort bien : j'ai déjà été bedeau d'une confrairie, et j'avois si bonne mine avec ma robe que tout le monde disoit qu'il falloit me faire marguillier. Vous jugez qu'une robe d'or et de perles ne gâtera rien à l'air de mon visage. — Sans doute; mais je t'exhorte alors à te faire plus souvent la barbe. — J'aurai un barbier pour cela, qui ne me quittera point, et qui marchera toujours derrière moi; comme une fois que j'étois à Madrid, je vis passer un tout petit monsieur, suivi d'un autre beau monsieur qui s'arrêtoit quand le premier s'arrêtoit, marchoit quand il marchoit, se retournoit quand il se retournoit, enfin avoit l'air d'être sa queue. Je demandai ce que cela vouloit dire : on me répondit que le tout petit monsieur étoit un grand, et que l'autre étoit son écuyer, et que l'usage vouloit qu'il se tînt toujours derrière.

Cela me parut singulier, et je le notai dans ma tête. — Ainsi, Sancho, au lieu d'un écuyer, tu veux avoir à ta suite un barbier? — Sans doute, cela me paroît plus utile et plus raisonnable. Mais chargez-vous de devenir roi et de me faire comte; moi je me charge de tout le reste.

Ils en étoient là, lorsqu'en levant les yeux ils apperçurent ce qu'on va dire.

CHAPITRE XXII.

Comment don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on conduisoit dans un lieu où ils ne vouloient point aller.

CID Hamet Benengeli, auteur arabe, établi dans la Manche, rapporte dans cette étonnante, véridique, sublime, et burlesque histoire, qu'après la conversation que l'on vient de lire, notre chevalier apperçut dans le grand chemin une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble, comme des grains de chapelet, par une longue chaîne de fer, et tous ayant les menottes : ils étoient conduits par deux cavaliers armés d'escopettes, et deux fantassins armés de lances. Voici, dit Sancho, la chaîne des forçats que l'on mène ramer aux galères du roi. Com-

ment ! des forçats ! s'écria don Quichotte; est-il possible que le roi force ses sujets à ramer? Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés pour leurs délits à servir sur les galères. — Ils n'y vont donc pas de bon gré? — Non, assurément. — Cela me suffit : je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne.

Don Quichotte s'avance alors, et demande, avec beaucoup de politesse, à ceux qui conduisoient la chaîne, de vouloir bien lui dire pourquoi l'on menoit ainsi ces malheureux. Un des cavaliers, touché de sa courtoisie, lui répondit : Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables, mais il n'est guère possible de vous faire lire tous ces arrêts; si votre seigneurie veut s'informer à eux-mêmes de ce qu'elle desire savoir, ils sont bavards de leur métier, et ne demanderont pas mieux de vous en instruire. Avec cette permission, que notre héros

auroit prise quand même on la lui auroit refusée, il s'approcha des galériens, et demanda au premier pour quelle faute il alloit aux galères.

Hélas ! répondit celui-ci, c'est pour avoir été amoureux. Pour cela seul ? reprit don Quichotte; ah ! si les amants sont ainsi punis, depuis long-temps je devrois ramer. Je le crois, monsieur, ajouta le forçat; mais c'est que mon amour peut-être n'étoit point comme vous l'imaginez; j'étois amoureux d'une bourse d'or qu'un vieux avare tenoit renfermée; je l'enlevai : je fus pris avec la bourse dans les mains; il fallut employer la force pour me l'arracher, tant elle étoit chère à mon cœur. La justice arrangea l'affaire en me faisant donner cent coups de fouet sur les épaules, et m'envoyant servir trois ans dans la marine royale. Et vous, mon ami ? dit don Quichotte au second, qui marchoit la tête baissée avec l'air du repentir. Monsieur, répondit

celui-ci, je vais aux galères pour avoir été trop franc. — Comment, trop franc? Mais la franchise est une vertu que tout honnête homme doit honorer — Eh bien, les juges d'à présent n'ont point de honte de la punir : ils m'ont interrogé sur quelques bestiaux enlevés, m'ont fait les questions les plus malhonnêtes, qu'ils ont accompagnées de menaces grossières. Je leur ai dit avec candeur que c'étoit moi qui avois trouvé ces troupeaux errants dans la campagne, et que, par une suite de mon goût pour la vie pastorale, je les avois recueillis. Cet aveu simple et naïf m'a fait condamner à deux cents coups de fouet, et à six ans de galères.

Don Quichotte interrogea le troisième, qui lui répondit gaiement : Je suis ici, Monsieur, faute de dix ducats. — J'en donnerois vingt pour vous en retirer. Oh! vraiment, c'est quand l'enfant est baptisé qu'il nous arrive des parrains. Si, dans le temps de mon

procès, j'avois pu faire couler un peu d'or dans la poche du rapporteur, dans l'écritoire du greffier, je serois à présent à me divertir au milieu du Zocodover de Tolède. Mais, à la garde de Dieu! la patience vient à bout de tout. Son camarade étoit un vieillard dont la barbe blanche passoit la poitrine; il ne répondit à don Quichotte que par des larmes : celui qui le suivoit parla pour lui.

Ce vénérable personnage, dit-il, va aux galères pour avoir adouci les tendres peines des amants, en portant leurs billets doux, en les faisant trouver ensemble; on l'a même accusé de se servir de philtres et de se mêler de magie. Sans ce dernier article, reprit don Quichotte, je ne verrois rien que d'obligeant dans les peines qu'il se donnoit en servant les amants fidèles : c'est un emploi qui demande beaucoup de délicatesse; on ne devroit le confier qu'à des personnes sages, connues, et capa-

bles de s'en acquitter avec adresse et discrétion. J'ai là-dessus des idées que je veux communiquer au gouvernement. Mais je ne puis passer à ce vieillard les philtres et la magie ; quoique je pense qu'en amour il n'y ait d'autre magie que d'être aimable. Vous avez raison, Monsieur, reprit le vieillard ; si j'avois été sorcier, j'aurois deviné sûrement le voyage que je fais aujourd'hui. Quaut au reste, je ne nie pas que j'ai toujours souhaité que tout le monde se réjouît, vécût ensemble dans la paix et dsns la bonne amitié : je ne voyois rien là que de louable, et, pour avoir eu ce désir, on m'envoie aux galères malgré mon grand âge et une rétention d'urine qui ne me laisse pas un instant de repos. En disant ces paroles il se remit à pleurer ; et Sancho tout attendri lui fit une petite aumône.

Don Quichotte continua ses questions. Le galérien qui suivoit lui répondit en riant : Je suis ici pour une

bagatelle, qui s'est passée en famille. Je logeois avec deux de mes cousines germaines et deux autres parentes, toutes quatre jeunes et jolies; le soir, pour passer le temps, nous jouions ensemble à de petits jeux, nous n'étions que nous cinq dans la maison; je ne sais comment il est arrivé que tout d'un coup, un beau matin, nous nous sommes trouvés neuf. On a fait un grand bruit de tout cela; je n'avois point d'argent, point de protecteur; je vais aux galères pour six ans. Mais je suis jeune, je me porte bien; et, pourvu qu'on vive, il y a remède à tout.

Après celui-là venoit un homme de trente ans à-peu-près, d'une assez belle figure, quoiqu'il fût bigle, attaché avec plus de soin que les autres; il avoit au pied une forte chaîne qui revenoit lui faire le tour du corps, deux carcans au cou, dont l'un soutenoit la chaîne, dont l'autre portoit deux branches de fer qui descendoient

à sa ceinture, où ses mains étoient prises par des menottes fermées de gros cadenas, de sorte qu'il ne pouvoit ni porter ses mains à sa tête ni baisser sa tête à ses mains. Don Quichotte demanda paurquoi tant de chaînes. C'est que ce misérable, répondit un des gardes, est plus coupable lui seul que tous les autres ensemble : il est avec cela si adroit, si fourbe, si audacieux, que, même dans l'état où il est, nous craignons qu'il ne nous échappe. Comment se fait-il, reprit don Quichotte, que tant de crimes ne l'aient mené qu'aux galères? Il y est pour dix ans, répliqua le garde, ce qui est comme la mort civile. Vous devez le connoître de réputation; c'est le fameux Ginès de Passamont, autrement surnommé Ginésille de Parapilla. Monsieur le commissaire, dit alors le galérien, ne plaisantons point, s'il vous plaît, et ne parlez pas de mes surnoms; vous auriez trop d'avantage,

car je n'oserois vous dire les vôtres. Et vous, monsieur le chevalier, si vous voulez nous donner quelque chose, dépêchez-vous, et ne perdez plus votre temps à écouter ainsi notre histoire. Quand il vous plaira de connoître la mienne, vous pourrez la lire, je l'ai écrite; et j'ose vous assurer qu'elle vous amusera plus que la plupart de nos romans modernes. Est-elle achevée? demanda don Quichotte. — Non, puisque me voici encore, mais elle va depuis ma naissance jusqu'à la dernière fois que j'ai été aux galères. — Celle-ci n'est donc pas la première? — Bah! j'ai déjà fait quatre campagnes sur mer pour le service de sa majesté catholique. Je ne suis point du tout fâché d'y retourner; en vérité il n'y a que là que l'on jouisse un peu de soi-même, que l'on ait le loisir de mettre en ordre ses idées, et de cultiver les belles lettres. — Vous me paroissez homme d'esprit. — Si j'étois un sot, je serois heureux.

Cela me suffit, dit don Quichotte en élevant la voix. D'après tout ce que je viens d'entendre, il est clair, mes frères, que, quoique vous alliez aux galères pour le châtiment de vos fautes, cependant vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté: d'ailleurs, il n'est que trop commun que le manque d'argent, le peu de crédit, la passion ou la sottise des juges fasse condamner l'innocence. Après avoir réfléchi mûrement à votre situation, je pense que je ne puis m'empêcher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui de secourir les opprimés. Mais, comme la sagesse prescrit d'employer toujours la douceur et la raison avant d'en venir à la force, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les commissaires et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et les laisser aller en paix. Dieu et la nature les ont faits libres; personne au monde n'a droit d'attenter à cette li-

berté. Jamais ces pauvres gens ne vous offensèrent ; il est peu digne de vous d'exercer les vengeances d'autrui ; laissez, laissez au Tout-puissant le soin de punir les foiblesses inséparables de l'humanité. Je vous renouvelle donc ma prière, avec la politesse, avec les égards que je vous dois ; je me plais à vous assurer de ma reconnoissance si vous m'accordez ce que je demande : si vous vous y refusez, j'aurai bien du regret, Messieurs, d'être forcé de vous y contraindre.

La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire en riant, et vous savez la prolonger avec sang-froid. De bonne foi ! vous voulez que nous mettions en liberté la chaîne des galériens? Allez, Monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que vous avez sur la tête, et, croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat. C'est vous qui êtes un chat, un rat, et un maraud, répond don Qui-

chotte. Aussitôt d'un coup de lance il le jette par terre lui et son escopette. Les autres gardes surpris mettent l'épée à la main, et viennent attaquer notre héros : mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir à leurs prisonniers et de se défendre contre don Quichotte, n'avoient pas assez de leurs bras. Sancho aidoit Ginès de Passamont à se débarrasser de ses fers. Passamont fut le premier libre : il saute sur le commissaire étendu par terre, lui prend son épée et son escopette ; alors ajustant les gardes l'un après l'autre sans tirer, il les met bientôt en fuite, à travers une grêle de pierres que leur lançoient les autres galériens.

La victoire étoit complète ; mais Sancho n'étoit pas trop content. Il dit à son maître que les fuyards alloient sûrement chercher la sainte Hermandad, qu'il n'y avoit pas un moment

à perdre pour se retirer et se cacher dans les montagnes voisines. Don Quichotte avoit un autre projet : il appelle tous les galériens, occupés de dépouiller le commissaire, qu'ils laissèrent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle; et les regardant avec gravité : Messieurs, dit-il, la reconnoissance est de toutes les vertus la plus chère aux ames bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute point qu'à votre tour vous ne désiriez faire quelque chose pour moi. Je vous demande de vouloir bien reprendre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso vous présenter devant madame Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le Chevalier de la Triste Figure, se recommande à son souvenir; vous lui conterez de point en point comment j'ai brisé vos fers; et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

Seigneur chevalier, notre libérateur, répondit, au nom de tous, Ginès de Passamont, ce que vous demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins, nous serions sûrement repris par la sainte Hermandad, à qui nous ne pouvons espérer d'échapper qu'en nous dispersant et nous cachant. Nous prions votre seigneurie de vouloir bien changer cette ambassade à madame Dulcinée du Toboso contre un certain nombre d'*ave maria* dits à l'intention de cette belle dame. Nous serons très-exacts à prier pour elle, parce que cela se peut faire en tout temps et en tout lieu; mais imaginer que nous allons retourner aux oignons d'Egypte, c'est-à-dire reprendre nos fers, cela est aussi impossible que de cueillir des poires sur cet ormeau. Pardieu! s'écria don Quichotte en colère, don Ginésille de Parapilla, et don fils de catin que vous êtes, vous irez tout seul, vous

qui parlez, chargé de votre belle chaîne.

Passamont n'étoit point patient. Il fit un signe à ses compagnons, qui, s'éloignant aussitôt, firent pleuvoir tant de pierres sur don Quichotte, que son bouclier ne pouvoit suffire à l'en garantir. Rossinante ne remuoit non plus qu'une souche. Sancho s'étoit mis à l'abri derrière son âne. Le malheureux chevalier fut atteint et renversé. Dans l'instant les galériens fondent sur lui, lui ôtent le bassin à barbe, dont ils lui donnent cinq ou six coups sur les épaules, le jettent contre la terre, et dépouillent notre héros d'une casaque qu'il portoit sur ses armes. Ils auroient pris jusqu'à ses chausses si les cuissards ne les en eussent empêchés. Sancho en fut quitte pour son manteau. Après s'être partagé le butin, les galériens s'échappèrent par diverses routes, plus occupés de fuir la sainte Hermandad que d'aller trouver

madame Dulcinée. Don Quichotte et Rossinante restèrent couchés l'un auprès de l'autre, tandis que Sancho, ramassé en boule, trembloit de toutes ses forces entre les jambes de son âne, qui baissoit tristement la tête et secouoit les oreilles, croyant toujours entendre siffler les pierres.

CHAPITRE XXIII.

Des choses extraordinaires qui arrivèrent à notre chevalier dans la Sierra-Morena.

Don Quichotte, se voyant ainsi payé de ses bienfaits, s'écria : Sancho, l'on a raison de dire que jamais on ne gagne rien à obliger des méchants. J'aurois dû suivre ton conseil : à l'avenir je serai plus sage. Vous, monsieur ? répondit l'écuyer ; vous serez plus sage quand je serai Turc. Mais, puisque vous regrettez de n'avoir pas écouté mes avis, écoutez-les donc à présent. Décampons vîte, croyez-moi ; car je vous avertis que toutes vos chevaleries ne seroient pas d'un grand profit avec la sainte Hermandad. Elle ne donneroit pas deux maravédis de

tous les chevaliers errants du monde ; et je crois déjà entendre ses flèches à mes oreilles. — Mon pauvre Sancho, tu es naturellement poltron ; mais pour que tu ne me reproches point d'être opiniâtre, je veux bien faire ce que tu desires, pourvu que, dans tout le cours de ta vie, et même à l'instant de ta mort (prends bien garde à cette condition), il ne t'arrive jamais de dire que je me suis éloigné par le moindre sentiment de peur. Si tu le dis, Sancho, tu as menti, tu mens, tu mentiras. Le seul soupçon que la pensée pourroit t'en venir me feroit rester ici pour attendre, pour défier, non-seulement cette sainte Hermandad, si redoutable pour toi, mais toute l'Hermandad des douze tribus d'Israël, et les sept Machabées, et Castor et Pollux, et tout ce qu'il y eut de frères au monde. — Monsieur, se retirer n'est pas fuir ; comme s'exposer de gaieté de cœur à un danger inutile n'est pas

raisonnable. L'homme sage ne risque pas tout d'une fois, et se garde aujourd'hui pour demain. Quoique je ne sois qu'un pauvre paysan, j'ai ce qu'on appelle un peu de bon sens; et ma caboche, qui ne me trompe guère, m'avertit que vous ferez fort bien de remonter sur Rossinante et de me suivre le mieux que vous pourrez.

Don Quichotte obéit sans répliquer. Sancho, qui marchoit devant sur son âne, entra dans la Sierra-Morena, avec le projet de s'y cacher quelques jours. Ce qui donnoit un peu de courage à notre écuyer, c'est que le sac des provisions avoit échappé, comme par miracle, aux recherches des galériens. Certains d'avoir de quoi vivre, nos voyageurs pénétrèrent jusqu'au milieu des montagnes. et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit. Arrivés au pied d'un rocher, ils s'endormirent sous de grands lièges. Mais le destin qui les poursuivoit amena justement dans le même

lieu Gines de Passamont, ce fameux voleur délivré des galères par don Quichotte, et qui avoit aussi ses raisons pour craindre la sainte Hermandad. Passamont trouva nos héros ensevelis dans un profond sommeil; et comme la reconnoissance n'étoit pas la vertu qu'il pratiquoit le plus, il ne se fit aucun scrupule de voler l'âne de Sancho, qui lui parut beaucoup meilleur que Rossinante. L'aurore brilloit à peine, que l'écuyer, se réveillant, s'aperçut qu'il n'avoit plus son âne, et se mit à jeter des cris entremêlés de sanglots. O mon fidèle ami, disoit-il, ô le bien aimé de mon cœur! toi qui naquis dans ma maison, toi qui ne m'as pas quitté d'un instant, et dont l'enfance et la jeunesse me coûtèrent de si tendres soins, je ne te verrai donc plus! je t'ai donc perdu pour jamais! Eh! comment oser revenir sans toi dans l'asyle où nous vivions ensemble? comment reparoître devant ma femme,

dont tu étois le favori ; mes enfants, dont tu faisois la joie ; mes voisins, qui te regardoient tous d'un œil d'envie ? O mon âne, mon âne chéri ! sans toi la vie ne m'est plus rien : hélas ! toi seul la soutenois, puisqu'avec vingt-six maravédis que tu gagnois chaque jour tu payois presque ma dépense. Ah ! je n'en aurai plus besoin ; je t'ai perdu, je vais mourir.

Don Quichotte, éveillé par ces plaintes, consola Sancho de son mieux, lui fit un beau discours moral sur les accidents de la vie ; mais il ne put essuyer ses larmes qu'en lui promettant de lui donner trois ânons de cinq qu'il avoit chez lui.

L'écuyer, encore sanglotant, remercia son maître de sa bonté, puis se mit à le suivre tristement à pied, portant le sac de provisions, qu'il avoit encore heureusement sauvé, et dont il tiroit quelques bribes en poussant de gros soupirs. Don Quichotte marchoit

au pas, et s'enfonçoit de plus en plus dans la montagne, en se réjouissant de ne voir autour de lui que des rochers, des déserts, et se rappelant avec délices tout ce qui étoit arrivé aux chevaliers dans de pareilles solitudes. Tout-à-coup Sancho l'aperçoit soulevant avec la pointe de sa lance une valise à demi-pourrie, restée au milieu du chemin. L'écuyer accourut pour l'aider à lever cette valise; et, comme elle étoit déchirée, il en tire, malgré la chaîne et le cadenas qui la fermoit, quatre chemises de toile de Hollande, d'autre linge extrêmement fin, avec un mouchoir plié dans lequel Sancho découvrit un assez gros monceau d'écus d'or. Ah! béni soit Dieu! s'écria-t-il; enfin voici une aventure comme je les aime! En disant ces mots, et sans s'amuser à compter les écus, il visita de nouveau la valise; mais il n'y trouva plus rien que des tablettes richement garnies. Don Quichotte se ré-

serva ces tablettes, en abandonnant les écus à Sancho, qui vint lui baiser la main, et serra tout ce qu'il avoit pris.

Ami, lui dit notre héros, ceci appartenoit sans doute à quelque malheureux voyageur que des voleurs auront assassiné. Non, Monsieur, répondit Sancho, les voleurs n'auroient pas laissé ces beaux écus d'or qui sont dans ma poche. — Tu as raison. Je ne devine point ce que ce peut être, à moins que ces tablettes ne m'en instruisent. Il les ouvrit, et trouva ces vers qu'il lut à son écuyer :

On nous dit que l'espoir soutient seul la constance,
Qu'il est nécessaire à l'amour:
Philis, ma passion augmente chaque jour,
Et ne connoît point l'espérance.
Ah! si jamais pourtant, sensible à mon ardeur
Vous pouviez.... Pardonnez aux rêves de mon cœur.
Non, non, à ce bonheur suprême
Votre timide amant n'élève point ses vœux :
Philis, souffrez que je vous aime,
Et je me trouve encore heureux.

Ces vers ne nous apprennent rien, dit don Quichotte, mais je puis t'assurer qu'ils ne sont point mal faits. Vous vous connoissez donc en vers? répondit Sancho. — Plus que tu ne crois, mon ami; et tu n'en douteras point lorsque je te donnerai une letrre en vers pour madame Dulcinée. Les chevaliers errants d'autrefois étoient tous poëtes et musiciens: l'amour seul donne ces talents. Voyez donc encore, Monsieur, si vous ne trouverez pas quelque autre chose dans les tablettes. Don Quichotte tourna la feuille. Voici de la prose, dit-il; c'est, je crois, une lettre d'amour. Ah! ah! s'écria Sancho, qui étoit de bonne humeur, lisez la-moi, je vous prie; j'ai toujours beaucoup aimé les lettres d'amour. Don Quichotte lut cette lettre:

« Ne craignez rien; vous apprendrez « ma mort avant d'avoir entendu mes « plaintes. Vous avez trahi vos ser-

« ments, vous avez préféré de vils tré-
« sors à mon amour, à votre foi, à vos
« devoirs les plus saints. Je voyois en
« vous réunies toutes les vertus, tou-
« tes les perfections; et je n'y vois
« plus de vous-même que votre seule
« beauté. Adieu : puissiez-vous igno-
« rer toujours les perfidies de votre
« époux! puissiez-vous ne pas vous
« repentir d'un choix si peu digne de
« votre cœur!

« Vous avez fait mon malheur éter-
« nel; je fais des vœux pour votre
« repos. »

La lettre ne nous instruit pas plus que les vers, dit don Quichotte. Et feuilletant encore les tablettes, il trouva d'autres poésies, d'autres billets qui n'exprimoient que des plaintes, des reproches amoureux. Pendant ce temps Sancho visitoit une seconde fois la valise, sans laisser la moindre poche, un seul recoin, une

couture, où sa main ne passât et ne repassât, tant les écus d'or, qui se montaient à plus de cent, l'avoient mis en goût d'en chercher encore! Malheureusement il n'en trouva plus; mais, en regardant son trésor, il se crut amplement payé des coups de bâton qu'il avoit reçus, de la mauvaise nuit de l'hôtellerie, et du baume de Fier-à-bras, et d'avoir été berné, et même d'avoir perdu son âne. Le chevalier de la Triste Figure ne songeoit qu'au maître de la valise; et, d'après la lettre, les vers, les écus d'or, le beau linge, il concluoit que ce devoit être quelque jeune seigneur amoureux que les rigueurs de sa maîtresse avoient réduit au désespoir. Personne dans ces lieux déserts ne pouvant lui donner d'autres informations, il résolut de parcourir ces montagnes jusqu'à ce qu'il eût découvert cet amant infortuné.

Dans ce dessein notre héros s'étoit déjà remis en marche, lorsqu'il aper-

çut sur une colline un homme qui sautoit de rochers en rochers avec une extrême légéreté. Cet homme étoit vêtu de lambeaux; sa barbe étoit noire, épaisse; sa longue chevelure en désordre retomboit sur son visage : il portoit des chausses presqu'en pièces, qui sembloient avoir été de velours chamois; ses jambes, ses pieds étoient nus. Malgré la rapidité de sa course, don Quichotte fit toutes ces remarques; et, s'imaginant que c'étoit le maître de la valise, il l'auroit suivi sur-le-champ, si Rossinante, qui même dans les beaux chemins ne se soucioit guère d'aller vîte, n'eût refusé de marcher à travers les caillous et les rocs. Notre héros dit à son écuyer de courir après cet homme; mais Sancho lui déclara qu'il ne pouvoit s'éloigner, parce qu'aussitôt qu'il étoit sans son maître la frayeur lui glaçoit le sang. D'ailleurs, Monsieur, ajouta-t-il, pourquoi chercher avec tant de soin le

possesseur de cette valise ? si nous le trouvions il faudroit lui rendre ses écus d'or; et je ne vois point du tout que cela presse. Dans ce moment ils arrivèrent à un ruisseau, sur le bord duquel étoit une mulle morte, à demi mangée des corbeaux; elle avoit encore sa selle et sa bride. Un vieux pâtre, qui vint à paroître sur le sommet de la montagne, se mit à siffler pour rassembler ses chèvres. Don Quichotte l'aperçut, et lui cria de vouloir bien descendre. Le vieux pâtre vint à sa voix.

Je gage, dit-il en arrivant, que vous désirez savoir pourquoi cette mule est là : il y a six mois qu'elle n'en a bougé. Vous avez dû rencontrer son maître. Non, répondit don Quichotte; nous avons seulement trouvé près d'ici une valise au milieu du chemin. Il y a long-temps que je l'ai vue, reprit le chevrier; mais je me suis bien gardé d'y toucher, de peur que l'on ne m'accusât de larcin. Le diable

est plus malin que nous. C'est ce que j'ai dit, interrompit Sancho, en découvrant cette valise; je n'ai pas voulu en approcher de cent pas : elle est encore au même endroit; qu'elle y reste! Oh! que je n'aime pas les chemins pierreux! il est trop aisé d'y broncher. Brave homme, ajouta don Quichotte, savez-vous à qui elle appartenoit? Monsieur, répondit le vieux pâtre, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a six mois à-peu-près que dans une bergerie à trois lieues d'ici, nous vîmes arriver un jeune homme d'une belle taille et d'une jolie figure, monté sur cette mule que vous voyez, et portant derrière lui la valise à laquelle vous n'avez pas voulu toucher. Il nous demanda quel étoit l'endroit le plus désert de ces montagnes : nous lui indiquâmes celui-ci; aussitôt il piqua sa mule, s'enfonça parmi ces rochers, et nous le perdîmes de vue.

Quelques jours après, un de nos

pâtres rencontra ce jeune voyageur, qui, sans lui rien dire, vint droit à lui, le frappa, courut à l'âne chargé de nos provisions, s'empara de tout le pain, de tout le fromage qu'il trouva, et l'emporta dans ces rochers en courant d'une vîtesse extraordinaire. Nous nous rassemblâmes tous, et nous le cherchâmes pendant deux jours. Nous le trouvâmes enfin dans le creux d'un liége. Ses habits étoient déchirés, son visage brûlé du soleil; nous eûmes de la peine à le reconnoître. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, nous salua, nous dit qu'il ne falloit pas s'étonner de l'état où nous le voyions, qu'il accomplissoit une pénitence qu'on lui avoit imposée pour ses nombreux péchés. Nous lui demandâmes son nom; il baissa la tête, et ne répondit pas. Nous le priâmes de nous indiquer où nous pourrions lui porter des vivres, à moins qu'il n'aimât mieux venir les chercher à nos cabanes, sans les pren-

dre de force, comme il avoit fait. Il nous remercia, nous demanda pardon, promit que dorénavant il nous demanderoit du pain pour l'amour de Dieu, et qu'il ne feroit plus de peine à personne. Il ajouta qu'il ne pouvoit nous indiquer sa demeure parce qu'il n'en avoit point, et qu'il passoit les nuits où il se trouvoit. En achevant ces paroles il se mit à pleurer, et nous aussi; car ce jeune homme a l'air bon : on lui a causé quelque grand chagrin; et l'état où nous le trouvions, comparé avec celui où nous l'avions vu la première fois, nous brisoit le cœur.

Comme nous nous efforcions de le consoler avec nos pauvres raisonnements de chevriers, son visage changea tout-à-coup; il fixa ses yeux à terre, serra ses lèvres, fronça ses sourcils, et, se lançant avec fureur sur l'un de nos pâtres, il le frappa d'une telle force, que sans nous il l'auroit tué. En se débattant il crioit

toujours : Ah ! traître Fernand, tu vas me payer ta perfidie abominable ! je veux t'arracher ce cœur où l'artifice, la fraude, règnent avec tous les vices ! Il ajouta à cela beaucoup d'autres reproches adressés à ce Fernand. Nous le laissâmes aller ; il s'enfuit avec vîtesse jusques dans ces pointes de rocs, où il seroit impossible de l'aller joindre.

De tout cela, Monsieur, nous avons conclu que ce malheureux jeune homme a de temps en temps des accès de folie, qui viennent sans doute du mal que lui a fait quelqu'un appelé Fernand. Ce qui nous l'a confirmé, c'est que depuis il est revenu nous demander de quoi manger, quelquefois le prendre de force. Quand il est dans ses mauvais moments, on a beau lui offrir ce dont il a besoin, il bat toujours. Le reste du temps il prie avec douceur et politesse qu'on lui donne un peu de pain ; il remercie, pleure et s'en va.

Hier, quatre bergers de mes amis et moi, nous avons décidé de le chercher par-tout, de nous emparer de lui, et de le conduire à Almodavar, qui est à huit lieues d'ici, pour le faire guérir, s'il est possible, ou du moins pour découvrir sa famille, afin qu'elle en prenne soin. Voilà tout ce que je sais.

Don Quichotte, surpris autant qu'intéressé par ce récit, remercia le vieux pâtre, et résolut de l'aider dans ses recherches : mais le hasard lui en épargna la peine. A l'instant même ils virent sortir du milieu des rocs le jeune homme aux habits déchirés, qui venoit à eux en marmottant quelques paroles. Il s'approcha doucement, les salua, leur dit bon jour d'une voix foible et enrouée. Don Quichotte se pressa de descendre de cheval, et courut l'embrasser tendrement. Le jeune homme parut étonné, se retira deux pas en arrière, et posant ses deux mains sur les épaules du chevalier, se

mit à le considérer avec une grande attention. Enfin, après un long silence, il lui adressa ces paroles :

CHAPITRE XXIV.

Continuation de l'aventure de la Sierra-Morena.

CERTES, Seigneur, quoique je ne vous connoisse point, je n'en suis pas moins vivement touché de l'amitié que vous me témoignez. Le triste état où je suis réduit ne me permettra peut-être jamais de vous prouver ma reconnoissance, mais il ne m'empêche point de la sentir. J'exposerois ma vie avec joie, lui répondit don Quichotte, pour trouver un remède à vos maux; si rien ne peut les adoucir, je voudrois du moins les plaindre, et encore plus le partager. Songez que les larmes de la compassion sont le baume de la douleur. Daignez donc m'instruire de vos peines, je vous le demande au nom de ce que vous avez le mieux chéri;

et je vous jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, que ma sensibilité mérite votre confiance.

Le jeune homme, pendant que notre chevalier parloit, le regardoit, l'examinoit depuis les pieds jusqu'à la tête. Pour l'amour de Dieu, répondit-il, donnez-moi quelque chose à manger; quand j'aurai pris un peu de nourriture, je ferai ce qu'il vous plaira, ou du moins ce que je pourrai pour vous obéir. Sancho et le vieux chevrier lui présentèrent ce qu'ils avoient de provisions. Le jeune homme s'en saisit avec avidité, se mit à manger en doublant et précipitant les morceaux, et jetant autour de lui des regards inquiets et farouches. Quand son repas fut achevé, sans dire un seul mot, il fit signe qu'on le suivît, et marcha vers un petit pré caché par une grande roche. Là, recommandant toujours le silence par des signes mystérieux,

mettant le doigt sur sa bouche, et regardant de tous côtés, comme s'il eût craint d'être vu, il s'assit sur l'herbe au pied de la roche, indiqua la place que chacun devoit prendre, ferma quelque temps les yeux pour recueillir ses idées, et commença dans ces termes :

Je consens à vous raconter mes malheurs, pourvu que vous me promettiez de ne pas m'interrompre dans mon récit. Je sens qu'il seroit impossible à ma foible tête d'en retrouver, d'en renouer le fil si vous le rompiez une seule fois. Ce début fit souvenir don Quichotte du conte des chèvres que Sancho n'avoit jamais pu finir. Il promit au nom de tous d'écouter sans interrompre. Le jeune homme reprit alors :

Je m'appelle Cardenio, je suis né dans une grande ville de l'Andalousie; ma famille est noble et riche : ces avantages de la fortune ne m'ont pas

rendu moins à plaindre. Dans la même ville vivoit une jeune personne à qui le ciel avoit prodigué tous ses dons : on ne savoit qu'aimer davantage, de la grace ou de la beauté de Lucinde. Elle étoit aussi noble, aussi riche que moi ; mais elle fut moins constante : puisse-t-elle être plus heureuse ! J'aimai Lucinde, je la chéris, je l'adorai dès mes plus tendres années : Lucinde, encore enfant m'aimoit avec la bonne foi de son âge. Nos parents ne gênèrent point cette inclination naissante ; ils n'y voyoient, sans se le dire, qu'un hymen futur convenable à tous deux. Cependant, lorsque Lucinde eut quinze ans, son père se crut obligé de lui défendre de me recevoir. Ah ! combien de lettres, combien de billets nous nous écrivîmes ! combien j'envoyai de vers, de romances à Lucinde. Notre amour en devint plus fort. Mon cœur, intimidé jusqu'alors par le respect que m'imposoit la présence de ma maîtresse,

étoit plus hardi loin d'elle ; ma plume ne craignoit point d'exprimer ce que ma bouche n'eût prononcé qu'en tremblant : et Lucinde osoit m'écrire ce qu'elle ne m'eût pas dit.

Enfin, ne pouvant vivre sans elle ; je voulus faire décider mon sort ; j'allai moi-même trouver le père de Lucinde, et je le priai de m'accorder sa fille. Il me reçut avec amitié, me répondit que ce mariage honoreroit également les deux époux ; mais il ajouta que j'avois un père, que c'étoit à lui à faire cette demande, et que Lucinde ne pouvoit pas devenir sa belle-fille sans qu'il eût témoigné qu'il le désiroit. Je trouvai cette réponse juste ; je le remerciai de ses bontés, et je courus chez mon père pour l'engager à faire la démarche qui devoit assurer mon bonheur.

En entrant dans son appartement je trouvai mon père une lettre à la main. Sans me donner le temps de parler :

Cardenio, me dit-il, cette lettre va t'instruire de ce que veut faire pour toi le duc Richard. Ce duc Richard, comme vous savez, est un grand d'Espagne dont les domaines sont en Andalousie. Il écrivoit à mon père pour le prier de m'envoyer auprès de lui, afin que je devinsse le compagnon, l'ami de son fils aîné, l'assurant qu'il vouloit employer son crédit à mon avancement, à ma fortune, et m'assurant d'avance de son amitié d'une manière si flatteuse, si franche, si éloignée du ton des protecteurs ordinaires, que je sentis bien moi-même que je ne pouvois refuser d'aller au moins le remercier. Cardenio, me dit mon père, vous partirez dans deux jours, vous vous rendrez auprès du duc; et j'espère que votre conduite justifiera le choix qu'il a fait. Je n'osai répliquer. Cette même nuit, j'entretins Lucinde à sa jalousie : le lendemain, j'instruisis son père de tout ce qui se passoit, et je le suppliai

de vouloir bien ne pas disposer de sa fille avant mon retour de chez le duc, qui ne pouvoit tarder long-temps. Il me le promit; Lucinde me fit le serment de n'être jamais qu'à moi; je lui dis adieu en versant des larmes.

J'arrivai chez le duc Richard; il me reçut avec une bonté paternelle. Son fils aîné me témoigna bientôt de l'estime et de l'amitié; mais le cadet, appelé Fernand, jeune homme aimable et bien fait, me chérit encore plus que son frère, me donna sa confiance, se déclara mon meilleur ami. Mon cœur ne tarda pas à répondre au sien : j'écoutois avec un intérêt tendre les confidences qu'il venoit me faire; et je ne tardai pas à savoir qu'il nourrissoit en secret une passion violente et malheureuse pour la fille d'un laboureur vassal de son père, la plus riche héritière de l'Andalousie, et si belle, si sage, si bien élevée, qu'elle faisoit l'admiration de son pays. Don Fer-

nand, après avoir tenté vainement de la séduire, étoit décidé au seul moyen qui lui restât de la posséder, c'est-à-dire à devenir son époux. Je m'efforçai de l'en détourner; je lui représentai les obstacles qu'il trouveroit dans sa famille, les chagrins qu'il se préparoit : mais, voyant que son parti étoit pris, je me crus obligé d'en avertir le duc son père. J'allois m'acquitter de ce devoir délicat, lorsque Fernand, qui sans doute avoit pénétré mon dessein, vint me dire qu'il espéroit se guérir de sa passion en faisant une absence de quelques mois. Je veux, ajouta-t-il, mon ami, aller passer ce temps avec vous dans la maison de votre père : je prendrai le prétexte de visiter les haras superbes établis dans votre ville pour acheter de beaux chevaux; et j'espère que le voyage, les distractions, sur-tout votre amitié, me feront oublier mon fol amour. J'applaudis fort à ce projet, qui me plai-

soit d'autant plus qu'il me rapprochoit de Lucinde ; et je pressai vivement Fernand de l'exécuter au plus tôt.

J'ai su, depuis, que, lorsque don Fernand me proposoit de partir, il avoit déjà séduit la fille du laboureur en lui promettant la foi du mariage. Le perfide vouloit s'éloigner, soit qu'il craignît que son père ne découvrît son action coupable, soit que l'amour, qui, dans les belles ames, devient la sauve-garde de toutes les vertus, ne fût dans celle de Fernand qu'un desir ardent, effréné, qui s'irrite par les obstacles, et s'éteint dès qu'il est satisfait. Nous partîmes peu de jours après, avec la permission du duc : nous arrivâmes chez mon père, où don Fernand fut reçu comme le fils de notre bienfaiteur. Je revis Lucinde, je la retrouvai fidelle ; et je pensai, pour mon malheur, que l'amitié me faisoit un devoir de confier mes amours à Fernand.

Frappé de tout ce que je lui dis de la beauté, de la sagesse de Lucinde, il témoigna le plus vif desir de la voir. Je cédai sans peine à ses vœux; je le menai près de la fenêtre où j'entretenois Lucinde; la jalousie étoit ouverte, l'appartement éclairé. Don Fernand ne vit que trop bien celle de qui dépendoit ma vie. Il demeura muet, immobile, à l'aspect de tant d'attraits; il oublia ses amours passées, il oublia sur-tout l'amitié. Soigneux pourtant de me cacher l'impression qu'il avoit reçue, il me félicitoit de mon bonheur, paroissoit souhaiter notre hymen, et voulut voir quelques billets de ceux que m'écrivoit Lucinde. Sans soupçon, sans défiance, je luis fis lire sa dernière lettre, ou elle m'exhortoit à demander sa main avec tant d'esprit et de grace, tant d'amour et tant de pudeur, que cette lecture acheva d'enflammer le traître Fernand. Je me rappelle que dans cet instant les justes

éloges qu'il donnoit à Lucinde m'importunèrent dans sa bouche; je fus frappé d'une lumière terrible; et, quoique sûr comme de ma vie de la constance de ma maîtresse, le poison de la jalousie vint pour la première fois glacer mon cœur.

Peu de jours après, Lucinde, qui aimoit beaucoup à lire les romans de chevalerie, me fit demander Amadis de Gaule.... A ces mots don Quichotte tressaillit; et ne pouvant contenir son émotion : Seigneur, interrompit-il, si votre seigneurie avoit dit, en commençant son histoire, que madame Lucinde aimoit les livres de chevalerie, cela seul eût assez prouvé qu'elle est belle, sage, aimable, spirituelle, parfaite. Dès ce moment, j'en suis sûr, je le soutiens, et je le soutiendrai. J'ose pourtant vous représenter qu'avec Amadis de Gaule elle auroit dû vous demander l'admirable Roger de Grèce; madame Lucinde auroit

lu avec délices la belle aventure de Darayda et de Garaya, ainsi que les vers doux et tendres du charmant berger Darimel. Quand vous le pourrez, je vous demande en grace de lui prêter cet excellent livre : si par hasard vous ne l'avez pas, faites-moi l'honneur de venir chez moi, je vous en offrirai trois cents autres qui font la consolation de ma vie et la nourriture de mon ame : il est vrai que j'aura peut-être un peu de peine à les retrouver à cause de la malice de certains enchanteurs. Pardon si, malgré ma promesse, j'ai interrompu votre récit; mais je ne suis plus maître de moi dès que j'entends parler de chevalerie. Daignez continuer, s'il vous plaît; j'écoute avec autant d'attention que d'intérêt.

Pendant que don Quichotte parloit, Cardenio, rêveur et pensif, avoit laissé tomber sa tête sur son sein, et regardoit fixement la terre. Notre chevalier

le pria deux fois de poursuivre. Cardenio ne répondoit point. Tout-à-coup, regardant don Quichotte avec des yeux égarés : Non, dit-il, personne au monde ne m'ôtera de la tête et je croirai toujours fermement, malgré tous les faquins qui diroient le contraire, que la reine Madasime couchoit avec maître Élisabeth. Cela est faux, s'écria don Quichotte avec un jurement terrible ; la reine Madasime fut une princesse respectable qui ne couchoit point avec des chirurgiens : celui qui dit semblable calomnie est un infâme, un poltron, un menteur, et je le lui prouverai à pied, à cheval, armé, désarmé, comme il lui plaira. Cardenio, que son accès de folie venoit de reprendre, s'entendant traiter de menteur, saisit une grosse pierre et la jeta de toute sa force à la poitrine de don Quichotte, qui fut renversé sur le dos. Sancho, voulant venger son maître, tombe à coups de poings sur

Cardenio ; mais celui-ci, se relevant, a bientôt jeté l'écuyer par terre, et se met à danser sur son corps. Le chevrier, qui tente de le défendre, va lui tenir compagnie ; et Cardenio, lassé de battre, s'en retourne vers ses rochers. Sancho s'en prend alors au chevrier de ce qu'il ne les avoit pas avertis que cet homme étoit fou furieux. Le chevrier soutient qu'il le leur a dit ; Sancho affirme le contraire : tous deux se fâchent, et finissent par se prendre à la barbe. Don Quichotte veut les séparer : Non, non, crioit l'écuyer, laissez-moi frapper à mon aise ; cet homme n'est pas chevalier errant. Notre héros parvint enfin à remettre la paix ; et desirant, malgré sa querelle, d'entendre la fin de l'histoire de Cardenio, il prit congé du chevrier, remonta sur Rossinante, et s'achemina de son mieux sur les traces de celui qu'il cherchoit.

CHAPITRE XXV.

Comment le vaillant chevalier de la Manche imita le beau Ténébreux.

Notre héros s'enfonça dans le plus fort de la montagne. Sancho, qui le suivoit en soupirant, mouroit d'envie de parler, mais n'osoit commencer la conversation. Enfin, ne pouvant soutenir un si long silence : Monsieur, dit-il, je vous demande en grace de vouloir bien me donner votre bénédiction, et me permettre de retourner chez moi ; là je pourrai du moins causer avec ma femme et mes enfants ; j'aimerois autant être enterré vif que de suivre votre seigneurie sans pouvoir dire un pauvre petit mot. Si du moins les bêtes parloient comme autrefois, j'aurois l'espérance de rencontrer ici quelque honnête loup avec qui

je raisonnerois; mais par ma foi! il est trop dur de chercher les aventures, d'être berné, d'être assommé, sans pouvoir desserrer les dents. Eh bien! répondit don Quichotte, je consens à lever la défense que je t'ai faite, mais seulement pour le temps que nous serons dans ces montagnes. — A la bonne heure, monsieur! sans cela j'allois étouffer.

Ayez d'abord la bonté de m'apprendre quel si grand intérêt vous prenez à cette reine Marcassine (je ne dis peut-être pas bien son nom, mais c'est égal); et que vous importe que ce monsieur l'abbé fût son ami ou ne le fût point? Si votre seigneurie avoit passé cela, qui devoit lui être fort égal, le fou auroit continué son histoire, et nous aurions évité le coup de pierre et les gourmades. — Mon ami, si tu savois combien la reine Madasime mérite de vénération, tu trouverois toi-même que j'ai fait preuve de patience en ne

châtiant pas le blasphémateur qui osoit ternir sa renommée. Il est bien vrai que maître Élisabeth étoit un homme d'une sagesse consommée, que la reine consultoit souvent, et qu'elle avoit pris pour son médecin; mais d'imaginer qu'il fût son amant est une calomnie atroce, que Cardenio ne se seroit pas permis s'il n'eût été dans son accès de folie. — Voilà justement la raison qui devoit vous empêcher de prendre garde à ce que disoit un fou; car enfin, si la grosse pierre qu'il vous a jetée à la poitrine étoit arrivée plus haut et vous avoit frappé la tête, où en seriez-vous, s'il vous plaît, avec cette belle madame que Dieu confonde? — Un chevalier errant est obligé de soutenir l'honneur des belles contre les fous et contre les sages, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une grande reine comme Madasime, pour laquelle je ne te cache point que j'eus toujours une affection particulière, fondée sur sa beauté,

ses vertus et ses malheurs. La pauvre princesse ! hélas ! je m'attendris quand je pense à tout ce qu'elle eut à souffrir, à tous les chagrins, à toutes les peines que le seul maître Élisabeth soulageoit par ses conseils. Et l'on voudroit en conclure méchamment qu'il se passoit entre eux quelque infamie ! Non, pardieu ! je ne le souffrirai pas ; j'en donne, j'en donnerai le plus terrible démenti à tous ceux qui le diront et le penseront. — Monsieur, ce n'est pas moi qui le dis ou qui le pense. Oh ! mon dieu ! je laisse chacun se mêler de ses affaires : s'ils couchèrent ensemble, grand bien leur fasse ! je viens de mes vignes et j'ignore tout. Qui se sent galeux se gratte. Celui qui achète cher et dit que c'est bon marché ne le sent pas moins à sa bourse. Nu je suis né, nu je me trouve ; je ne gagne ni ne perds. Que diable cela me fait-il ? Souvent on parle de lard là où il n'y a point de

chevilles. De qui n'a-t-on pas médit? Qui pourroit fermer les champs? Bonté divine! s'écria don Quichotte; eh! à quoi peut revenir cette enfilade de proverbes? Je te pardonne volontiers de n'avoir pas le sens commun; mais tu devrois une bonne fois te bien mettre dans la tête que tout ce que je fais et ferai se trouve toujours conforme aux règles de la chevalerie, que personne au monde ne connoît mieux que moi. Toutes mes actions ont un but : par exemple, dans ce moment, je ne m'enfonce dans ces déserts que pour exécuter un projet sublime, qui seul doit m'acquérir plus de gloire que n'en ont jamais obtenu les chevaliers les plus renommés. — Dans ce projet-là, monsieur, courez-vous de grands dangers? — Cela dépendra de ta diligence, et du plus ou moins de temps que tu mettras à l'ambassade dont je prétends t'honorer. Approche, tu vas tout savoir.

Tu n'ignores pas, mon ami, que le fameux Amadis de Gaule fut peut-être le plus parfait des chevaliers errants du monde : j'ai tort de dire peut-être ; il fut le premier, l'unique, le prince de ceux qui ont existé. Dans tous les arts, dans tous les emplois, on choisit toujours pour modèle celui qui s'est le plus illustré dans cet art ou dans cet emploi : c'est donc Amadis qui doit être le nord, l'étoile, le soleil de tout ce que nous sommes de cœurs généreux combattant sous la bannière de la chevalerie et de l'amour. Une des plus belles actions d'Amadis, celle qui prouva le mieux son courage et sa constance, ce fut, quand il eut le malheur de déplaire à la belle Oriane, de se retirer sur la roche pauvre, où il vécut long-temps dans la pénitence sous le nom significatif du *beau Ténébreux*. Il m'est plus facile d'imiter cette pénitence du grand Amadis que de fendre comme lui des géants, de tuer des

andriagues, de mettre en fuite des armées : aussi vais-je profiter pour cela de l'heureuse occasion qui m'amène dans un désert aussi commode que celui-ci.

Je ne vous comprends pas bien, reprit Sancho ; qu'est-ce donc que vous voulez faire ? — Imiter Amadis, et peut-être Roland, qui, en apprenant qu'Angélique lui avoit fait infidélité avec le maure Médor, arracha les arbres, troubla les fontaines, tua les troupeaux, mit le feu aux maisons, et devint tout-à-fait fou ; ce qui lui fit beauconp d'honneur. — Mais vous avez dit, ce me semble, que ces deux messieurs avoient des raisons pour faire ces belles choses ; je ne vois pas que vous en ayez : soupçonnez-vous que madame Dulcinée se soit permis quelque gentillesse avec un maure ou un chrétien ? — Non ; et voilà justement en quoi j'aurai bien plus de mérite. Qu'un chevalier devienne fou par un

motif raisonnable, on ne peut guère lui en savoir gré : mais qu'à propos de rien, sans le moindre sujet, la tête lui tourne tout d'un coup ; tu sens, mon ami, combien c'est glorieux et agréable pour sa dame, qui juge par-là de ce qu'il sauroit faire dans une véritable occasion : d'ailleurs la seule absence de Dulcinée est un suffisant prétexte. C'en est fait, Sancho, je suis fou ; oui, mon cher enfant, je veux être fou, et je le serai jusqu'à la réponse d'une lettre que tu vas porter de ma part à madame Dulcinée. Si cette réponse est telle que mon amour la mérite, je reprendrai ma raison pour mieux sentir ma félicité ; si la cruelle me dédaigne, je garderai mon délire pour diminuer ma douleur. Tu vois que dans tous les cas l'affaire est excellente, et que je ne peux qu'y gagner.

En parlant ainsi don Quichotte se trouvoit au pied d'une haute monta-

gne, qui, séparée des autres, s'élevoit seule dans une prairie arrosée par un ruisseau. La fraîcheur de l'eau courante, la beauté de la verdure émaillée de fleurs sauvages, quelques bouquets d'arbres plantés çà et là, engagèrent notre chevalier à choisir cet agréable endroit pour y faire sa pénitence. Le voici, s'écria-t-il en promenant des yeux attendris sur tous les objets qu'il appercevoit, le voici l'asyle solitaire où je veux soupirer mes amours ! voilà le ruisseau limpide dont mes larmes augmenteront les flots ! O vous, qui que vous soyez, rustiques dieux de ces montagnes, pardonnez à un malheureux de troubler par ses tristes plaintes la paix de vos belles retraites ! O vous, dryades et napées, ne vous lassez pas de m'entendre ! et je ferai de tendres vœux pour que votre pudeur ne redoute rien des faunes ou des satyres. O Dulcinée du Toboso, jour de mes nuits, aimant de mon

cœur, étoile brillante de mes longs voyages, regarde l'état affreux où ton absence me réduit ! Et toi, mon fidèle écuyer, toi, le compagnon de ma gloire, n'oublie, n'oublie rien de ce que tu vas me voir faire, afin de le raconter à celle qui cause mes maux.

Don Quichotte à ces paroles descend de cheval, ôte la bride et la selle à Rossinante ; et le frappant de la main sur la croupe : Reçois, dit-il, cette liberté dont ton maître ne jouit pas : je ne retiens plus ton ardeur, coursier aussi doux que terrible, toi qui portes écrit sur ton front que tu surpasses en légèreté et le renommé Frontin et l'Hippogriphe d'Astolphe.

Si mon pauvre âne étoit encore à moi, interrompit alors Sancho, j'aurois, en lui ôtant son bât, d'assez belles choses à lui dire ; quoique dans le fait il n'eût rien à voir à ceci, puisque celui qui fut son maître n'est pas amoureux, que je sache. Mais au sur-

plus, seigneur chevalier de la triste figure, si vous êtes fou tout de bon, et que vous vouliez que je parte, Rossinante pourroit fort bien suppléer au défaut de mon âne : j'irois et reviendrois plus vîte, car je suis un fort mauvais piéton. Je ne m'y oppose point; répond don Quichotte; je desire seulement que tu ne te mettes en route que dans trois jours, afin que tu puisses voir et raconter à Dulcinée toutes les folies que je sais faire quand je m'y mets. — Oh ! Moneieur, j'en ai assez vu. — Tu n'y es pas, mon pauvre ami. Je vais d'abord déchirer mes vêtemens, jeter çà et là mes armes, me précipiter la tête la première sur les rochers, ensuite.... — Prenez-y garde; je vois ici tel rocher qui finira sur-le-champ votre pénitence. Écoutez : s'il est absolument nécessaire que vous fassiez de pareilles culbutes, je serois d'avis que ce fut dans l'eau, ou sur du sable doux comme coton,

et rapportez-vous-en à moi pour dire ensuite à madame que c'étoit contre des rochers plus durs que du diamant. — Non, Sancho, les lois de la chevalerie ne permettent point ces mensonges. — Oh bien ! je me les permets : et croyez-moi, monsieur; imaginez que les trois jours sont passés; écrivez promptement à madame, sans oublier la lettre-de-change des trois ânons que vous m'avez promis : donnez-moi le tout; je cours ventre à terre au Toboso; je parle à madame Dulcinée; je lui raconte des merveilles de votre pénitence; je vous la rends plus souple qu'un gant; et je reviens, léger comme un oiseau, tirer votre seigneurie de son purgatoire. — Je n'ai point ici de papier; mais je vais écrire ma lettre sur les tablettes de Cardenio. Tu la feras transcrire au premier village par le maître d'école ou le sacristain. Peu importe qu'elle soit d'une autre main que la mienne : d'abord, autant qu'il

m'en souvient ; Dulcinée ne sait pas lire, ensuite je puis te répondre qu'elle ne connoit point mon écriture. Depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que la lumière des cieux, je ne l'ai pas vue quatre fois, et j'ose assurer que de ces quatre fois elle ne s'est pas apperçue une seule que je l'aie regardée, tant est sévère la retenue dans laquelle l'ont élevée Laurent Corchuelo son père et sa mère Aldonza Nogalès. — Comment ! que dites-vous donc, monsieur ? Quoi ! madame Dulcinee est Aldonza Laurenzo, la fille de Laurent Corchuelo ? — Oui, sans doute. — Oh ! je la connois, je la connois parfaitement. Diable ! c'est un fier brin de fille, qui vous jette une barre aussi bien que le plus fort garçon du village. Vive Dieu ! c'est une gaillarde qui a de la barbe, et qui pourroit faire le coup de poing avec tous les chevaliers errants de la terre. Je me souviens que, certain jour, elle monta

au haut du clocher pour appeler des ouvriers de son père qui travailloient à demi-lieue de là ; ils entendirent sa voix comme s'ils avoient été à une toise. Jarnibleu ! quels soufflets elle donne quand on veut jouer avec elle ! Il me tarde déjà d'être en route ; je serai charmé de la revoir. Je la trouverai sûrement un peu noire, car elle est toujours au soleil. Mais que j'étois donc imbécille ! j'imaginois que cette madame Dulcinée étoit une grande princesse dont vous étiez amoureux, et qui méritoit de voir à ses pieds le Biscayen, les galériens, tous les autres que vous avez vaincus. Pardi ! monsieur, s'ils y ont été, ils ont dû trouver Aldonza Laurenzo taillant du chanvre ou battant du blé : cela doit leur avoir paru drôle, et je crois qu'elle en a bien ri.

Sancho, reprit don Quichotte d'une voix calme mais sévère, je vous ai déjà dit une grande vérité que vous perdez

trop souvent de vue, c'est qne vous êtes un sot excessivement babillard. Quand on se mêle, comme vous, de faire le raisonneur, on devroit savoir que deux choses seules méritent de nous de l'amour, la sagesse et la beauté. Dulcinée les possède au plus haut degré. Qu'importent sa naissance et son rang? Je la respecte, je la chéris autant que si elle étoit la première princesse du monde. D'ailleurs pensez-vous que les Amarillis, les Silvies, les Galatées, que nos poëtes se plaisent à célébrer, existent telles qu'on nous les peint? Non, sans doute. Il est très-permis à notre imagination de se former un modèle idéal, de l'embellir de tous les attraits, de toutes les perfections réunies, soit pour le donner en exemple, soit pour nous exciter à aimer ce qui est véritablement aimable. Voià ce qu'est pour moi Dulcinée; voilà ce que certains petits esprits auront peut-être de la peine à compren-

dre; mais on se passe de leur suffrage. — Vous avez raison, monsieur; et je conviens du fond de mon cœur, que près de vous je ne suis qu'un âne. Hélas! mon Dieu! en prononçant ce nom je ne puis m'empêcher de soupirer, et de songer que j'ai perdu mon fidèle compagnon, que votre bonté daigna me promettre de remplacer par trois autres.

Don Quichotte, sans lui répondre, s'éloigna de quelques pas, tira les tablettes de Cardenio, et fit sa lettre pour Dulcinée. Lorsqu'il l'eut achevée, il appela son écuyer, afin qu'il l'apprît par cœur. N'espérez point cela, lui dit Sancho, j'ai une trop mauvaise mémoire; mais lisez-moi toujours cette lettre pour ma seule satisfaction, parce que je suis sûr qu'elle est bonne. La voici, reprit don Quichotte :

« HAUTE ET SOUVERAINE DAME,

« Celui qui languit loin de vous,

« celui dont le cœur, profondément
« blessé, souffre et chérit ses souffran-
« ces, vous souhaite, douce Dulcinée,
« le repos qu'il a perdu. Si votre beauté
« me dédaigne, si votre fierté me re-
« bute, je succomberai, malgré ma
« constance, sous le poids de mes dou-
« leurs. Mon fidèle écuyer Sancho vous
« rendra compte, ennemie adorée, de
« l'affreux état où je suis réduit. Mes
« tristes jours sont à vous; un mot
« peut les conserver, un mot aussi
« peut les finir. Commandez, il me
« sera doux de satisfaire votre cruauté.

« Le vôtre jusqu'à la mort,

« CHEV. DE LA TRISTE FIGURE. »

Par la vie de mon père! s'écria Sancho, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Mardi! monsieur, comme vous savez dire tout ce que vous voulez, et comme vous avez bien encadré là-dedans *Votre chevalier de la triste*

figure ! Vous êtes un diable pour l'esprit. Ah ça, n'oubliez pas à présent d'écrire sur une autre feuille la lettre-de-change des trois ânons, et signez-la d'une manière moins gentille, mais plus claire. Don Quichotte écrivit aussitôt :

« Madame ma nièce, vous paierez « comptant, par cette première de « change, à mon écuyer Sancho Pan- « ça, valeur reçue de lui, trois ânons « de cinq que j'ai laissés sous votre « garde; lesquels vous seront alloués « dans vos comptes, en me représen- « tant la quittance dudit Sancho.

« Fait au milieu des montagnes de « la Sierra Morena, ce 22 août de la « présente année. »

C'est à merveille, dit Sancho; mettez là votre paraphe, et je vais seller Rossinante. Attends, attends, reprit don Quichotte, je desire qu'au moins tu me voies tout nu; et je ne te de-

mande que quelques minutes pour faire devant toi une douzaine de folies dont tu pourras parler comme témoin. — Oh ! non , monsieur , je vous en prie, que je ne vous voie pas tout nu ! je serois sûr de me mettre à pleurer ; et j'ai déjà tant pleuré mon âne, que mes pauvres yeux n'y pourroient suffire. Laissez-moi partir, j'en serai plus tôt de retour : et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable ; car si madame Dulcinée s'avisoit de faire la revêche, je jure Dieu que je lui apprendrois à vivre à bons coups de pieds dans le ventre. Pardi oui ! je souffrirois qu'un fameux chevalier errant prît la peine de devenir fou pour une.... Suffit; je conseille à madame Dulcinée de marcher droit. Je suis bon, mais il ne faut pas trop m'échauffer les oreilles ; je mets alors mon vin à douze, fût-il certain que je n'en vendrai pas.... Mais, à propos, de quoi vivrez-vous jusqu'à mon retour? — Ne

t'en inquiète point, Sancho; l'herbe de ces prés, les fruits de ces arbres, suffiront à ma nourriture; j'espère même ne rien manger du tout, ce qui seroit encore mieux. Je suis plus occupé de la crainte que tu ne puisses pas me retrouver dans ces déserts; et je te conseille, pour ne pas te perdre, de couper des branches de genêt, que tu semeras sur la route jusqu'à l'entrée des montagnes; elles te guideront quand tu reviendras.

Sancho approuva cet expédient. Il se munit d'un faisceau de genêts, demanda la bénédiction de son maître; et, montant sur Rossinante, dont notre chevalier lui recommanda de prendre les plus grands soins, il se mit aussitôt en route. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il revint précipitamment: Vous aviez raison, dit-il; je pense qu'il est nécessaire que je voie quelques unes de vos folies, pour les affirmer par serment, en sûreté de conscience.... Don

Quichotte, qui ne demandoit pas mieux, se déshabilla dans l'instant, ôta jusqu'à ses caleçons, ne garda que sa chemise, et fit ensuite deux sauts en l'air avec deux culbutes la tête en bas. Sancho n'en voulut pas voir davantage ; il tourna bride en fermant les yeux, et reprit vîte son chemin.

CHAPITRE XXVI.

Finesses d'amour du galant don Quichotte dans la Sierra Morena.

Le chevalier de la triste figure, demeuré seul et en chemise, interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'une roche. Là il réfléchit mûrement sur un point qui l'embarrassoit. Examinons bien, disoit-il en lui-même, si je dois prendre le parti de me déclarer fou furieux, comme Roland, ou fou triste, comme Amadis. Ces deux modèles sont également beaux à suivre; mais ce Roland, qui, dans le fait, n'avoit pas un si grand mérite à être vaillant, puisqu'il étoit invulnérable, devint tout-à-coup furieux parce qu'Angélique, oubliant sa gloire, rendit le jeune Médor possesseur de ses attraits. Si j'imite Roland, j'offense Dulcinée,

je donne un prétexte aux méchants de soupçonner sa pudeur : eh ! le ciel sait combien elle est sévère ! Amadis, qui valoit au moins Roland, se retira sur la roche pauvre pour y pleurer pendant plusieurs années, uniquement parce qu'Oriane l'avoit banni de sa présence. Il n'y a rien là qui ne soit honnête, décent, honorable pour tous les deux. Vive, vive le grand Amadis ! Revenez dans ma mémoire, actions sublimes et touchantes de ce phénix des chevaliers ! c'est lui que don Quichotte imitera.

Il descendit alors du rocher, reprit une partie de ses vêtemens ; et, se rappelant que la prière occupoit souvent Amadis, il se fit, avec des glands enfilés, une espèce de rosaire qu'il disoit avec dévotion. Le reste du temps il se promenoit dans le pré, s'entretenoit avec ses pensées, faisoit des vers qu'il écrivoit sur les hêtres ou sur le sable du ruisseau. La plupart de ces vers ont

été perdus; cependant on a recueilli les suivans :

Arbres touffus, qui, dans les airs,
Balancez mollement vos verdoyants feuillages,
Prés émaillés de fleurs, silencieux ombrages,
Rochers escarpés et déserts,
Plaignez ma triste destinée.
Sois attentif, fidèle écho,
Et répète avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Ma gloire n'a pu la fléchir;
J'ai su dompter le monde et n'ai pas su lui plaire:
Malgré tous mes exploits, ma brillante carrière
Dans les pleurs ici va finir.
Avant qu'elle soit terminée,
Suspends ton cours, charmant ruisseau,
Et murmure avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Don Quichotte se crut obligé de mettre à la fin de toutes ses stances cet admirable refrain *du Toboso*, afin qu'il n'y eût point d'équivoque, et que l'on entendît bien que les vers étoient pour Dulcinée.

Tandis qu'il célébroit ainsi sa dame,

qu'il confioit sa douleur aux sylvains, aux nymphes des bois, et qu'il se nourrissoit d'herbes sauvages, Sancho poursuivoit son chemin. Si malheureusement ce voyage avoit été de trois semaines, comme il ne fut que de trois jours, le fidèle écuyer risquoit de ne pas retrouver son maître en vie : mais, vingt-quatre heures après l'avoir quitté, Sancho arriva pour dîner à la fatale hôtellerie où l'on s'étoit amusé à le faire sauter dans la couverture. Dès qu'il l'apperçut, il lui prit un frisson : cependant, comme il avoit faim, il s'arrêta malgré lui, regardant de côté la porte, et ne sachant s'il devoit entrer. A l'instant même il en sortit deux hommes, dont l'un dit à l'autre : Seigneur licencié, n'est-ce point là Sancho Pança, celui que la gouvernante nous a dit avoir suivi notre aventurier? C'est lui-même, répond l'ecclésiastique, et je reconnois le cheval de don Quichotte.

Aussitôt le curé et le barbier, car c'étoient eux, s'approchèrent de notre voyageur. Ami Sancho, dit le curé, qu'avez-vous fait de votre maître? Monsieur, répondit l'écuyer, qui les reconnut aussi, mon maître est dans un certain lieu, occupé de certaines choses fort importantes; et que, sur les yeux de ma tête, j'ai promis de ne point révéler. Oh! s'écria le barbier, Si monsieur Sancho fait tant le discret, nous serons persuadés qu'il a volé le seigneur don Quichotte, et qu'il lui a pris jusqu'à son cheval que voilà. Monsieur, monsieur, repliqua l'écuyer, ne soyez pas si léger dans vos jugemens et dans vos propos : je n'ai jamais volé personne, et je souhaite que tout le monde en puisse dire autant. Mon maître, au fond de ces montagnes, accomplit une pénitence; et moi, comme son ambassadeur, je vais porter une lettre de lui à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo,

pour laquelle il se meurt d'amour. Maître Nicolas et le curé, surpris de cette nouvelle folie, demandèrent à voir cette lettre. Sancho leur dit qu'elle étoit sur des tablettes, et que son maître lui avoit ordonné de la faire transcrire au premier village. Le curé s'offrit pour la copier. Sancho descendit alors de cheval, et mit la main dans son sein pour en tirer les tablettes, qu'il n'avoit garde d'y trouver, puisqu'il les avoit oubliées. Inquiet, troublé, pâle de frayeur, Sancho tourne, retourne ses poches, se tâte par tout le corps, et, prenant ensuite sa barbe à deux mains, s'en arrache la moitié, se donne cinq ou six soufflets, et s'égratigne le visage. Qu'avez-vous donc? s'écria le curé. Ce que j'ai? répondit-il : ah! malheureux que je suis! je viens de perdre en un moment trois superbes ânons, dont chacun valoit une métairie. Comment! répliqua le barbier, ces ânons étoient dans vos poches? —

Sans doute, puisqu'ils étoient dans une lettre-de-change signée de mon maître, portant l'ordre à sa nièce de me donner trois ânons de quatre ou cinq qu'il a chez lui ; cette lettre-de-change, avec l'épitre pour madame Dulcinee, étoit dans les tablettes que j'ai perdues.

Le curé consola Sancho, et lui promit qu'en retrouvant don Quichotte il lui feroit renouveler la lettre-de-change. Le bon écuyer, un peu rassuré, dit alors qu'il regrettoit peu l'épitre à madame Dulcinée, parce qu'il la savoit presque par cœur. Le barbier le pria de la répéter afin qu'ils pussent la mettre au net. Alors Sancho, se grattant la tête, se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda la terre, le ciel, se mangea la moitié d'un ongle, et finit par dire : Le diable s'en mêle; car je ne peux me rappeler que du commencement de la lettre, où il y avoit *haute et souterraine dame*. Vous voulez dire *souveraine*, reprit le barbier. — Oui,

c'étoit *souveraine*, je m'en souviens. Ensuite il disoit : *Celui dont le cœur est blessé, vous souhaite, ennemie adorée, l'affreux état où il est réduit.* Il y avoit après cela *des tristes jours*, et puis, *un seul mot ;* et, après *le seul mot*, cela finissoit par *votre, jusqu'à la mort, chevalier de la Triste Figure.* Voilà toute la lettre à-peu-près.

Le barbier et le curé félicitèrent Sancho sur son heureuse mémoire, et lui firent répéter deux ou trois fois cette lettre, afin de la copier. Sancho la répéta de deux ou trois façons différentes, et raconta dans un grand détail tout ce qui lui étoit arrivé avec son maître, sans pourtant juger à propos de dire qu'il avoit été berné dans cette même hôtellerie, où il refusa d'entrer. Il ajouta qu'aussitôt après son ambassade à madame Dulcinée, son maître étoit décidé à s'aller faire empereur quelque part ; que quant à lui, son parti étoit pris, dès qu'il seroit veuf,

ce qui ne pouvoit manquer d'être prochain, d'épouser une demoiselle de l'impératrice, qui lui porteroit en dot un bon duché en terre ferme, parce qu'il étoit revenu des isles, et qu'il ne s'en soucioit plus. Sancho disoit tout cela d'un si beau sang-froid, d'un ton si tranquille, en essuyant de temps en temps les égratignures qu'il s'étoit faites, que le curé et le barbier jugèrent fort inutile d'essayer de lui parler raison, et le regardèrent au moins comme aussi fou que son maître.

Je vous fais d'avance mon compliment, reprit le curé; car je vois bien qu'avant peu le seigneur don Quichotte sera roi, ou tout au moins archevêque : alors..... Archevêque, interrompit l'écuyer, il ne m'en a point parlé; mais si cette fantaisie alloit lui prendre, dites-moi ce que les archevêques errants ont coutume de donner à leurs écuyers. — Ordinairement ils les font

jouir de quelque bénéfice simple, d'une bonne cure ou de quelque chapelle, qui leur rapporte beaucoup, sans compter le casuel. — Diable ! j'aimerois assez un bénéfice ; mais pour le posséder, il faut n'être pas marié, et savoir au moins servir la messe. Me voilà joli garçon, moi qui ai une femme, et qui ne sais rien ! Oh ! messieurs, je vous demande en grace de détourner mon maître de ce projet, et de l'engager à se faire tout bonnement empereur. Le barbier et le curé lui promirent d'en parler à don Quichotte. Mais, ajoutèrent-ils, nous devons nous occuper à présent de le tirer de son désert; nous réfléchirons là-dessus à table; venez avec nous dans l'auberge. Non, répondit Sancho en détournant la tête; si cela vous est égal, je n'entrerai point dans cette auberge-là; je vous en dirai quelque jour les raisons. Vous pouvez m'envoyer ici mon dîner, avec un peu d'orge pour Rossinante. On ne le pressa

pas davantage, et le barbier lui fit porter à manger.

Le curé, pendant ce temps, imaginoit un moyen qui devoit réussir auprès de don Quichotte pour le conduire où l'on voudroit : c'étoit de s'habiller en demoiselle errante, en se couvrant le visage d'un voile ; de déguiser maître Nicolas en écuyer, et de s'en aller ainsi se jeter aux pieds de notre héros, en lui demandant un don. Après que ce don seroit accordé, la demoiselle affligée devoit le prier de venir avec elle pour la venger d'un chevalier félon, et le prieroit de ne point exiger qu'elle ôtât son voile avant la fin de cette aventure. De cette manière, on étoit certain de mener don Quichotte jusqu'à son village, où l'on essaieroit de guérir son inconcevable folie.

CHAPITRE XXVII.

Grands événements dignes d'être racontés.

Maître Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coëffe; quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisoit de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue, qui appartenoit à l'hôte, et dont le barbier s'empara sans en demander permission. L'hôtesse voulut savoir le motif de ces déguisements, et, d'après ce que lui dit le curé de la folie de don Quichotte, elle reconnut le chevalier du baume, et le maître de l'écuyer berné. Alors elle ne manqua pas de raconter tout ce qui

s'étoit passé dans l'hôtellerie, sans oublier l'aventure que Sancho prenoit tant de soin de cacher. Tout en parlant elle aidoit le curé à s'habiller en demoiselle, l'affubloit d'un jupon de drap tailladé de larges bandes noires, et d'un corset de velours vert, galonné de satin blanc, qui sembloient avoir été faits depuis le règne du roi Wamba. Le curé ne voulut point de la coëffe, il mit seulement un petit bonnet de toile piquée avec lequel il couchoit, le serra sur son front avec un long morceau de taffetas noir, dont une partie lui voiloit le visage, et pardessus le tout enfonça son grand chapeau rabattu, qui lui servoit de parasol. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse; et tous deux prirent congé de l'aubergiste, de sa femme, et de Maritorne, qui promit de dire un

rosaire pour l'heureux succès de leur entreprise.

Sancho, qui les attendoit en dehors, ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils lui présentèrent comme le seul moyen d'arracher don Quichotte à ces déserts pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia, promit le secret, recommanda sur-tout au curé d'empêcher son maître de se faire archevêque, et prit avec eux la route de la Sierra-Morena. Ils arrivèrent le même soir à l'entrée des montagnes, où ils passèrent la nuit. Là le curé fit part à son ami le barbier d'un scrupule qui le tourmentoit : il lui sembloit qu'il étoit peu décent à un ecclesiastique d'aller ainsi déguisé en femme. D'après cette réflexion, il pria maître Nicolas de se charger du rôle de la demoiselle, en lui laissant celui de l'écuyer, dont sa gravité seroit moins

blessée. Maître Nicolas consentit au troc, remit au curé la grande barbe ; et, ne voulant s'habiller en femme que lorsqu'il seroit près d'arriver, il fit un paquet de la jupe et du beau corset de velours. Le lendemain matin ils poursuivirent leur route; et Sancho, qui les guidoit, leur raconta l'aventure de Cardenio, sans parler cependant, et pour cause, des écus d'or trouvés dans la valise. Ils parvinrent enfin à l'endroit où les genêts coupés indiquoient le chemin. On fit halte pour tenir conseil : il fut décidé que Sancho iroit en avant rendre compte à don Quichotte de son ambassade à Dulcinée; qu'il lui diroit que cette dame n'avoit pu lui répondre que de bouche, par la raison qu'elle ne savoit pas écrire ; mais qu'elle ordonnoit à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle. Sancho promit de revenir instruire le curé des projets de son maître, et laissa ses

deux compagnons dans une prairie ombragée de grands arbres et arrosée d'un ruisseau.

C'étoit au mois d'août, vers les trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur est le plus forte. Le curé et le barbier, assis à l'ombre sur le bord de l'eau, attendoient paisiblement le retour du fidèle écuyer, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantoit avec art et justesse, non pas une chanson rustique, mais la romance qu'on va lire :

Triste ramier de la montagne,
Quel malheur a pu te ravir
Ta douce et fidelle compagne?
Tu ne l'as plus, tu veux mourir.
Que notre douleur nous rassemble :
J'ai ton cœur, hélas! et ton sort;
Approche, nous dirons ensemble :
Je suis seul, et je vis encor!

Abandonnant les verts bocages,
Dans les déserts tu viens gémir,
Sur la pointe des rocs sauvages
Tu répètes : Je veux mourir.

Dès long temps le mal qui me presse
Me fait ici chercher la mort;
Comme toi je me plains sans cesse
D'être seul et de vivre encor.

Tu fuis, ramier; ma triste plainte
Te lasse au lieu de t'attendrir,
Solitaire dans cette enceinte,
Tu voulois te plaindre et mourir.
Demain, quand le jour viendra luire,
Vers ces lieux reprends ton essor;
J'espère ne plus te redire,
Je suis seul, et je vis encor.

L'heure, le lieu, la beauté de la voix, augmentoient la surprise du barbier et du curé, qui, se levant aussitôt, s'avancèrent vers une colline d'où venoient ces doux accents. A peine avoient-ils fait quelques pas qu'ils découvrirent sur un rocher un homme semblable à celui que Sancho leur avoit dépeint en racontant l'aventure de Cardenio. Cet homme les aperçut; et sans s'échapper, sans montrer aucune colère, il demeura dans la même place, la tête penchée sur sa poitrine,

comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce ne fût ce Cardenio dont il savoit déjà l'histoire, s'approcha doucement, le salua, lui fit entendre qu'il étoit instruit de ses malheurs, et sut mêler dans son discours, aux expressions d'un tendre intérêt, les consolations plus grandes qu'un ecclésiastique pouvoit offrir. Cardenio jouissoit alors de sa raison. Surpris d'entendre, au milieu de ces déserts, un langage aussi touchant, il répondit avec politesse : Je vois bien que le ciel n'abandonne point les misérables, puisqu'il daigne m'envoyer un ange de paix qui sait me rappeler mes devoirs sans être insensible à mes peines. Ne me jugez pas trop sévèrement, Messieurs ; ayez quelque pitié d'un pauvre insensé : je le suis, je le sais bien ; ma foible raison ne me luit que dans de courts intervalles. J'apprends alors, avec une douleur vive, que souvent j'ai fait du mal : j'en verse

des larmes de repentir. Mais ce repentir est inutile : je retombe dans mon délire, j'offense de nouveau ceux que je voudrois servir. Hélas ! je n'ai qu'un moyen de me faire excuser, c'est de dire ce qui m'a réduit à cet état déplorable : je raconte mes malheurs à tous ceux qui veulent les entendre. Il faut bien que l'on me plaigne, et l'on me pardonne alors. Si vous venez avec cette intention, je vais vous faire ce récit.

Nos voyageurs, qui ne demandoient pas mieux, acceptèrent son offre avec reconnoissance, et s'assirent près de Cardenio, qui recommença son histoire presque dans les mêmes termes qu'il l'avoit dite à don Quichotte, lorsqu'elle fut interrompue par notre héros, un peu trop chatouilleux sur l'honneur de la reine Madasime. Cette fois il n'y eut point d'interruption ; et Cardenio raconta que Lucinde lui avoit envoyé, dans le

volume d'Amadis de Gaule, le billet suivant :

LUCINDE A CARDENIO.

« Chaque jour je découvre en vous « de nouvelles qualités qui m'imposent « l'obligation de vous aimer davantage. « Comme je desire vivement de rem- « plir cette obligation dans toute son « étendue, je vous prie d'en parler à « mon pere. Il vous estime, il me ché- « rit : vous réglerez sûrement ensem- « ble comment je peux acquitter toutes « les dettes de mon cœur. »

Je montrai ce billet à don Fernand, ajouta Cardenio ; je lui confiai que je n'osois prier mon père de demander la main de Lucinde, parce que je savois qu'il étoit décidé à ne point me marier avant que le duc Richard se fût ex- pliqué sur ce qu'il vouloit faire pour moi. Don Fernand me répondit qu'il

se chargeoit de parler à mon père, de le déterminer à cet hymen, d'applanir toutes les difficultés. Traître, perfide, homme sans honneur! tu méditois déjà ma perte quand je t'ouvrois mon ame avec confiance! Que t'avois-je fait, cruel? je t'aimois, je t'estimois: j'étois si loin de soupçonner que le jeune, l'heureux Fernand, à qui ses richesses, son rang, ses qualités personnelles, rendoient si facile le choix d'une épouse parmi cent beautés qui briguoient sa main, oublieroit la vertu, la pudeur, la bonne foi, pour enlever à son ami le seul bien qu'il eût au monde! Mais de quoi vais-je me plaindre? la fatalité de mon sort forçoit don Fernand à ce crime affreux.

Le perfide, pour venir à bout de ses coupables projets, commença par m'éloigner. Il me pria d'aller chez son frère chercher de l'argent dont il avoit besoin. Il m'assura que pendant ce temps il agiroit auprès de mon père.

Je le crus, je l'embrassai avec des larmes de reconnoissance. Le soir même j'allai voir Lucinde, à qui je rendis compte des promesses et des bontés de Fernand. Elle n'en douta pas plus que moi, regarda notre hymen comme certain, me pressa de revenir bientôt. Je ne sais pourquoi cependant une profonde tristesse, des pressentiments douloureux, se mêlèrent à cet entretien. Jamais jusques-là nos conversations n'avoient été troublées par le moindre nuage, jamais aucun reproche, aucune jalousie, aucune inquiétude n'avoit altéré le bonheur suprême dont je jouissois en la voyant. Je ne lui parlois que de sa beauté, de son esprit, de ses vertus adorables : elle me louoit aussi ; et l'amour, qui donnoit seul et recevoit ces éloges, les exagéroit souvent, sans les rendre dangereux pour l'orgueil. Nous nous racontions, nous nous répétions mille choses de peu d'importance, que nous

écoutions avec délices, parce que nous nous les disions. Dans ce dernier entretien nous ne pûmes, hélas ! que pleurer. Je laissai Lucinde presque évanouie, je me retirai plein d'effroi.

Je partis le lendemain ; j'arrivai chez le frère de Fernand, à qui je remis une lettre. Il me reçut avec amitié ; mais il me retint plusieurs jours : il exigea même de moi que je ne parusse point devant son père, sous prétexte qu'il avoit besoin de précautions pour envoyer à son frère l'argent qu'il lui demandoit. J'obéis quoiqu'avec répugnance. J'attendis quatre jours entiers : et j'étois sur le point de retourner près de Lucinde, quand un homme à pied, haletant, se présenta tout-à-coup à moi, et se pressa de raconter que, passant par hasard dans une rue, vers le midi, une très-belle femme l'avoit appelé par sa fenêtre, et lui avoit dit en sanglotant : Mon frère, si vous êtes chretien, je vous demande, au nom

de Dieu, de porter sur-le-champ, le plus vîte que vous pourrez, ce billet à son adresse. A ces mots, ajoute-t-il, elle m'a jeté ce papier, et un mouchoir où j'ai trouvé cent réaux, avec cette bague d'or. Je n'ai eu que le temps de répondre que j'allois faire ce qu'elle désiroit. Elle a fermé la fenêtre; et moi, plus touché de ses larmes que de ses présents, je me suis mis aussitôt en route, et j'ai fait en seize heures dix-huit lieues.

J'ouvris la lettre précipitamment; elle contenoit ces mots:

« Don Fernand, selon sa promesse,
« a fait parler à mon père, mais pour
« lui-même, et non pour vous. Il a de-
« mandé ma main. Mon père, ébloui
« par cette alliance, a donné sa parole
« à Fernand. Je dois l'épouser en se-
« cret, dans notre maison, devant les
« seuls témoins nécessaires. Vous pou-
« vez comprendre ce que je souffre. J'ai

« pris mon parti cependant : il vous « prouvera si je sais aimer. »

Je demeurai tremblant à cette lecture ; mes jambes ne pouvoient me soutenir. Bientôt la fureur me rendit et mon courage et mes forces. Je montai sur une mule, et je revolai vers Lucinde ; mais je n'arrivai qu'à la nuit. Je courus à la fenêtre de ma maîtresse : heureusement je l'y trouvai. Cardenio, me dit-elle, je n'ai qu'un instant ; écoutez-moi bien. Me voilà déjà parée pour la nôce. Le traitre Fernand, mon père et les témoins, m'attendent dans la salle prochaine. Voici la dernière réponse que votre amante compte leur faire. Alors elle me fit voir un poignard, et disparut comme un éclair.

Troublé par ces derniers mots auxquels je ne pus répondre, au désespoir, hors de moi, j'allai droit à la porte de la maison de Lucinde : elle étoit ouverte ; j'entrai. Personne ne

m'aperçut au milieu du tumulte qui régnoit dans la maison. Je parvins jusqu'à la salle où l'on attendoit les nouveaux époux. Là, je me mis dans une embrasure, presque caché tout entier par deux rideaux de tapisserie. La salle étoit très-éclairée, pleine de domestiques. Don Fernand entra le premier, suivi d'un cousin germain de Lucinde, qu'il avoit choisi pour témoin. Je n'avois point d'armes, je contins ma rage. un moment après, je vis paroître Lucinde, accompagnée de sa mère et de deux de ses femmes : elle étoit couverte de pierreries, et portoit une robe blanche mêlée de couleur de chair. Pardonnez-moi ces détails, tout étoit important pour moi, tout m'est présent ; ma mémoire fait à la fois mon supplice et ma consolation.

Le curé de la paroisse ne tarda pas à venir. Il joignit les mains des époux, et dit à Lucinde, selon l'usage : Acceptez-vous pour mari le seigneur don

Fernand que voilà? Alors j'avançai la tête, et j'attendis, sans respirer, la réponse de Lucinde. Ah! Lucinde! Lucinde! qui l'auroit pensé? Après ce qu'elle m'avoit dit, après les serments qu'elle m'avoit faits, après la certitude où elle étoit que mon repos, mon bonheur, ma vie, alloient dépendre d'un mot!.... Malheureux que je suis! et j'ose me plaindre! moi qui fus assez lâche, assez vil pour ne pas me montrer alors, pour ne pas m'écrier : Lucinde, tu ne peux disposer de toi, tu m'appartiens, nous sommes l'un à l'autre; les nœuds les plus saints nous unissent : on te commande un parjure; tu vas prononcer l'arrêt de ma mort; conserve-moi le jour, Lucinde, en t'épargnant un horrible crime!.... Et je ne l'ai pas fait, et je ne m'élançai pas sur Fernand, et je ne l'étouffai pas dans mes bras!.... Non, les maux que je souffre ne sont pas assez grands; non, j'en ai mérité davantage.

Le prêtre attendoit la réponse de Lucinde, qui, pâle, tremblante, la tête penchée, garda long-temps le silence. Sa mère alors se baissa vers elle, me déroba son visage; et j'entendis, je crus entendre ce *oui* fatal qui me donnoit la mort. Je demeurai immobile de surprise, d'effroi, de douleur, doutant encore si c'étoit bien Lucinde dont j'avois entendu la voix. Je n'en doutai plus quand je vis Fernand mettre à son doigt l'anneau de l'épouse. Au moment même, Lucinde évanouie, tomba dans les bras de ses femmes. On l'emporta; sa mère, Fernand, la suivirent; et moi, dont les yeux couverts d'un nuage ne distinguoient, n'apercevoient plus rien, je sortis en poussant des cris, sans m'embarrasser d'être reconnu, sans savoir où porter mes pas, sans me sentir même cette soif de vengeance qui naguère me dévoroit. J'ai toujours pensé que dès ce moment ma raison s'étoit altérée. Je me rappelle confu-

sément que je courus reprendre ma mule, et que je sortis de la ville. Je marchai toute la nuit. Le seul sentiment qui m'occupoit, et dont je me souviens parce qu'il m'occupe encore, c'est que Lucinde étoit infidelle ; c'est que Lucinde m'avoit trahi pour ce Fernand, cet indigne Fernand, dont le rang et les richesses avoient ébloui Lucinde. Cependant mon cœur l'excusoit encore. Je me rappelois sa timidité, sa douceur, son obéissance craintive pour les auteurs de ses jours. La douce habitude de la trouver parfaite l'emportoit sur mon ressentiment, et j'aimois mieux m'en prendre à mon sort que de rien reprocher à Lucinde. En proie à ces tristes idées, je précipitois ma course. J'arrivai, sans m'arrêter, jusqu'au milieu de ces montagnes, où ma mule tomba morte. Moi-même, épuisé de faim, de fatigue, de souffrances, je m'étendis au pied d'une roche, résolu de ne plus me relever. J'ignore

combien de temps j'y demeurai, j'ignore tout ce qui m'arriva; je sais seulement qu'en revenant à moi, je me vis entouré de pâtres, qui sûrement m'avoient secouru. Je n'avois plus faim, j'étois paisible, et j'appris avec douleur que j'avois maltraité ces bonnes gens. Ils ne m'en nourrissent pas moins; ils ont soin de mettre du pain dans les endroits où je dois passer : je me nourris de ce pain; quand j'ai mangé, je suis mieux; je cause alors avec les chevriers; ils me disent que je les maltraite encore, et je pleure de repentir d'offenser malgré moi mes bienfaiteurs.

Telle est ma misérable vie; je passe les nuits dans le creux d'un arbre, j'erre pendant tout le jour : je répète, je chante, je crie le nom de Lucinde, sans autre espoir que d'expirer en prononçant ce nom si cher. Epargnez-vous des conseils qui me seroient inutiles; je ne puis jamais guérir, puisque jamais je ne puis oublier Lucinde. Je ne

veux pas l'oublier. J'aime mes maux, j'aime mes souffrances. Elle les prévoyoit bien quand elle m'a manqué de foi, elle étoit bien sûre que je deviendrois le plus infortuné des hommes. Elle l'a voulu; eh bien ! je le suis, je me plais à l'être, je le serai jusqu'à la mort.

Ainsi parla Cardenio. Le curé, touché jusqu'au fond du cœur, alloit s'efforcer de le consoler, lorsqu'une voix douce et tendre, qui se plaignoit non loin d'eux, attira son attention.

CHAPITRE XXVIII.

Nouvelle et surprenante aventure.

O COMBIEN nous devons aimer ce brave et galant don Quichotte, qui, malgré les revers, malgré les obstacles qu'il rencontroit à chaque pas, poursuivit toujours le noble dessein de ressusciter la chevalerie! Il est cause que dans le triste siècle où nous vivons, nous avons du moins encore quelques instants de plaisir en lisant son agréable histoire, en y trouvant des épisodes qui ne sont pas moins intéressants que les grandes actions du héros. Nous admirons ses hauts faits d'armes, Sancho quelquefois nous fait rire; mais nous aimons à nous attendrir avec l'amant de Lucinde: et, pour en revenir à lui, je vous dirai, mon cher lecteur, que cette voix qu'en-

tendit le curé s'exprimoit de cette manière :

Dieu tout-puissant, m'avez-vous enfin exaucée? puis-je espérer de trouver ici les seuls biens que mon cœur désire, la solitude et un tombeau? Ah! je ne me plaindrois plus, si, dans ces tristes déserts je pouvois dérober ma vie à ces hommes cruels, pervers, dont la plus douce jouissance est de voir les larmes qu'ils font couler.

Le curé, surpris de ces accents, s'avança, suivi de ses deux compagnons, vers l'endroit d'où ils sembloient partir. Ils n'avoient pas fait vingt pas, qu'ils aperçurent sous un frêne un jeune paysan, qui se lavoit les pieds dans un ruisseau, et dont la tête baissée leur déroboit le visage. Ils s'approchèrent avec précaution, se cachèrent derrière une roche, et remarquèrent l'extrême blancheur des jambes de ce jeune homme. Son habillement, fort grossier, étoit composé

d'une espèce de veste de drap gris, serrée par une ceinture, d'un pantalon, et d'un bonnet d'étoffe. Après s'être lavé les pieds il tira de son bonnet un linge dont il les essuya. Ce mouvement fit voir aux voyageurs la beauté de son visage. Ils en demeurèrent frappés ; et Cardenio dit à voix basse : Je n'ai rien vu de plus beau sous le ciel ; cependant ce n'est point Lucinde.

Le jeune homme, qui se croyoit seul, ôta tout-à-fait son bonnet, secoua deux fois la tête, et son immense chevelure, descendant aussitôt sur ses épaules, le couvrit presque tout entier. Nos voyageurs ne doutèrent plus que ce ne fût une femme. Ils la regardèrent quelques instants démêler avec ses mains ses longs cheveux ; mais, à un bruit léger qu'ils firent, elle sépara cette chevelure pour jeter sur eux un regard d'effroi. Dès qu'elle les aperçut, elle se leva précipitamment,

saisit un petit paquet de hardes, et, sans songer à ses souliers, elle fuit nu-tête, nu-pieds, avec toutes les marques d'une vive frayeur. Elle tomba bientôt sur les cailloux tranchants. Déjà le curé l'avoit jointe. Rassurez-vous, madame, lui dit-il, nous sommes loin d'être vos ennemis. Le hasard seul nous a conduits dans ces montagnes. Vos cheveux nous ont découvert ce que vous avez sans doute un puissant intérêt à cacher; soyez sûre que votre secret sera respecté par nous: mais pardonnez au désir que nous aurions de vous être utiles.

La jeune personne troublée regardoit le curé sans répondre. Celui-ci, par d'autres discours, cherchoit à dissiper sa terreur. Enfin elle se rassura, baissa vers la terre ses yeux pleins de larmes, et dit avec un soupir: Puisque mes cheveux m'ont trahie, puisque cette solitude n'a pu me cacher aux humains, je n'essaierai point de feindre; ma bou-

che n'a point l'habitude du mensonge, et votre cœur me semble avoir l'habitude de la pitié. Oui, j'ai voulu me cacher, j'ai voulu déguiser mon sexe, je rougis de tous les soupçons que ce déguisement doit faire naître : vous m'en épargnerez quelques-uns quand je vous aurai tout dit.

Ces paroles furent prononcées avec tant de grace et de modestie, que le curé, ses deux compagnons se sentirent autant de respect que d'intérêt pour cette belle personne. Elle s'éloigna de quelques pas, acheva de s'habiller, rassembla sur sa tête ses longs cheveux, et revenant avec confiance s'asseoir auprès du curé, commença ainsi son histoire :

Il est un bourg dans l'Andalousie qui donne le titre de duc à un grand d'Espagne. Mon père habite dans ce bourg; il est laboureur et fort riche. Cette immense richesse n'a rien fait pour mon bonheur; le seul défaut de

naissance a causé toutes mes peines. Ce n'est pas que j'aie à rougir d'être la fille d'un laboureur ; notre race antique et pure fut de tout temps respectée. Nous sommes de vieux chrétiens, honorés de nos frères et chéris des pauvres, dont notre fortune fut toujours le patrimoine. Mes parents étoient moins fiers de ces avantages que de m'avoir pour leur fille : j'étois leur unique enfant, leur héritière, l'espoir, l'appui de leur vieillesse, l'objet sur lequel se réunissoient et leurs complaisances et leurs affections. Je méritois alors tant d'amour, j'aimois si bien les auteurs de ma vie ! j'étois sans cesse occupée de leur bonheur, de leurs plaisirs ; je n'existois que pour eux : aussi leur confiance en moi n'avoit point de bornes ; je réglois tout dans la maison ; les domestiques ne répondoient qu'à moi ; les ouvriers, les moissonneurs étoient payés par mes mains ; la vente des récoltes, les soins du mé-

nage, les bienfaits, les charités à répandre, tout étoit en mon pouvoir; et mes bons parents approuvoient toujours ce que leur fille avoit fait. Mes heureuses journées étoient remplies; s'il me restoit quelques instants, je les donnois à la broderie, à la lecture, à la musique, que j'aimois parce qu'elle adoucit l'ame et qu'elle délasse l'esprit. Telle étoit l'innocente vie que je menois chez mes parents; ma reconnoissance pour eux, et non pas ma vanité, vous en raconte les détails.

Tant de soins, et sur-tout mon goût, me retenoient toujours à la maison : je ne connoissois que nos domestiques; je ne sortois que pour aller à la messe avec ma mère, avec les femmes qui me servoient; et j'étois si fort enveloppée dans ma mante, que je ne voyois de la terre que l'endroit où je mettois le pied. Je n'échappai point cependant aux yeux d'un des fils de ce duc dont mon père étoit vassal: j'eus le mal-

leur de plaire à ce jeune homme, qui s'appelle don Fernand.

A ce nom Cardenio tressaillit, et fit paroître une si grande altération que le curé et le barbier craignirent un accès de fureur. Cardenio se contint; une sueur froide coula de son front; il appuya sa tête sur sa main, et se mit à considérer plus attentivement encore celle qui continuoit son récit sans s'apercevoir de son émotion.

Je ne vous redirai point tous les moyens qu'employa Fernand pour m'instruire de son amour; il suborna mes domestiques; il rechercha, combla mes parents de politesses, d'amitiés, multiplia les sérénades sous mes fenêtres, et m'écrivit une foule de billets qu'il avoit l'art de me faire parvenir. Loin d'être séduite par ces soins, je regardai don Fernand comme un ennemi dangereux qui ne vouloit que m'avilir, et je redoublai d'efforts pour

échapper à ses poursuites. Je dois pourtant avouer à ma honte que mon secret orgueil étoit flatté de me voir ainsi distinguée par un homme comme Fernand : il étoit aimable et bien fait. Déjà coupable de l'avoir remarqué ; heureusement j'étois défendue par mon amour pour la vertu, par les conseils de mes parents. Ma fille, me disoit mon père, je ne m'en remets qu'à toi seule du soin sacré de ton honneur, qui m'est plus cher que la vie ; je laisse à juger à toi-même s'il est possible que tu deviennes l'épouse de don Fernand. Prends garde, prends garde, ma fille ; la moindre démarche hasardée, un seul instant d'oubli, d'imprudence, peuvent te perdre à jamais : peut-être ferois-tu bien, pour te mettre à l'abri des pièges dont cet homme va t'environner, de te marier tout-à-l'heure. Tu peux choisir un époux à ton gré ; il n'est personne dans ce pays qui ne fût honoré de ton choix, et je bénirois le jour où je

donnerois ma fortune entière pour assurer le repos de ma fille.

Je me croyois sûre de moi; je remerciai mon père, et j'espérai que don Fernand finiroit par m'oublier; mais mon silence et ma froideur rendirent sa passion plus violente. Il fut instruit que mes parents s'occupoient de me chercher un époux; cette nouvelle enflamma davantage son caractère impétueux; il résolut dès ce moment de ne plus rien ménager.

Une nuit, seule dans ma chambre, avec la fille qui me servoit, après m'être bien assurée que toutes mes portes etoient fermées, j'allois me livrer au sommeil, lorsque tout-à-coup paroit devant moi don Fernand, don Fernand lui-même. Immobile, muette d'effroi, je le regardois sans pouvoir parler. Le perfide tombe à mes genoux, et, par des paroles flatteuses, par des larmes qui sembloient sincères, il cherche à me faire excuser son audace.

J'étois jeune, crédule, sans expérience ; je me sentis touchée de ses pleurs : mais reprenant bientôt mes esprits, je lui répondis d'une voix ferme :

Seigneur, vous me connoissez mal si vous pensez que le danger où je me trouve puisse affoiblir ma résistance : je ne redoute point vos indignes transports, la mort sauroit m'en délivrer. Je suis fille d'un de vos vassaux, mais je ne suis point votre esclave. Votre noblesse et votre rang n'ont aucuns droits sur mon honneur : mon ame, fière, indépendante, sera toujours au-dessus de vous, sur-tout lorsqu'une action infâme vous avilira comme en ce moment. Epargnez-vous donc ces promesses, ces pleurs, ces serments inutiles ; mon cœur n'appartiendra jamais qu'à l'époux que j'aurai choisi..... Ce nom d'époux, reprit-il alors, est l'unique bien où j'aspire ; je ne suis venu dans ces lieux que pour vous presser d'ac-

cepter ma main. Oui, je jure devant le dieu du ciel, devant l'image de sa mère que je vois ici, je vous engage ma foi de n'avoir jamais d'autre épouse que ma chère Dorothée.

A ce nom de Dorothée, Cardenio fit encore un mouvement; et n'étant plus maître de son transport : Madame, dit-il d'une voix émue, vous vous appelez Dorothée ? J'ai entendu parler d'une Dorothée qui doit être bien malheureuse. Continuez, je vous prie; je pourrai vous dire à mon tour des choses qui vous étonneront. Dorothée, fixant ses yeux sur Cardenio, considéra quelques instants ses habits déchirés, ses cheveux en désordre, et parut inquiète de ses paroles; mais elle reprit son récit :

Surprise et touchée du serment solennel que me faisoit don Fernand, je lui représentai les obstacles qui s'opposoient à son dessein, les chagrins qu'il se préparoit, la colère du duc son père :

je le suppliai de ne point se laisser aveugler par une passion, par un peu de beauté, qui ne l'excuseroient jamais à d'autres yeux que les siens. Je finis par le conjurer, par le sentiment même qu'il me témoignoit, de me laisser en paix couler ma vie dans l'état pour lequel j'étois née, dans le bonheur obscur qui me convenoit, et dont on ne jouit qu'avec ses égaux.

Mes raisons, mes prières, furent inutiles, il combattit les unes, repoussa les autres, renouvela ses serments. Mon lâche cœur étoit séduit; ce cœur me disoit en secret que je n'étois pas la première que l'amour eût élevée au faîte de la grandeur; que don Fernand n'étoit pas le seul qu'on eût vu faire un mariage inégal; qu'il étoit peut-être dangereux pour moi de réduire au désespoir un jeune homme emporté, violent, qui, sortant de ma chambre au milieu de la nuit, pouvoit me perdre de réputation, et me laisseroit l'é-

ternel repentir de n'avoir pas profité de son dernier moment de vertu. Les promesses, les instances, les larmes de don Fernand, peut-être même sa grace, et l'amour extrême qu'il me témoignoit, donnèrent du poids à ces coupables réflexions. J'appelai la fille qui me servoit; je voulois qu'elle fût témoin de la foi d'époux que me donnoit Fernand. Le traître me la confirma, pria le ciel de l'accabler de toutes ses malédictions si jamais il pouvoit l'oublier, invoqua les noms les plus saints, les plus révérés de la religion, et finit par me persuader de la sincérité de ses promesses.

Don Fernand sortit avant le jour, aidé par cette même fille qui l'avoit introduit dans ma chambre. Il me laissa une riche bague, comme le gage de sa foi, comme l'anneau de son épouse, et me fit consentir à ce qu'il revînt me voir en secret jusqu'au moment où il seroit libre de déclarer notre mariage.

La nuit suivante il revint : ce fut la dernière fois. J'eus beau le chercher avec soin aux promenades, à l'église ; un mois tout entier s'écoula sans que j'entendisse parler de Fernand. Jugez de mes craintes, de mes remords, de mes efforts douloureux pour déguiser à mon père le chagrin qui me consumoit. Ma santé s'altéra ; j'allois succomber, lorsqu'une nouvelle imprévue vint mettre le comble à mon infortune.

Il se répandit que Fernand s'étoit marié, depuis quelques jours, dans une ville peu éloignée, avec une jeune demoiselle aussi noble, aussi riche que belle, et qui s'appeloit Lucinde.

A cet endroit Cardenio fronça les sourcils, se mordit les lèvres, et, couvrant son visage de ses mains, se mit à pleurer sans dire un seul mot.

On ajoutoit, continua Dorothée, que des événemens extraordinaires avoient troublé cet hymen. Ce bruit, qui devoit me donner la mort, m'anima d'une

ardente colère. Je ne respirai plus que la vengeance ; je pris l'habit d'un de nos bergers, et, munie de beaucoup d'argent, portant avec moi mes vêtements de femme, je partis seule, dans la nuit, et j'allai droit à la ville où Fernand s'étoit marié. Je ne voulois que le voir, lui reprocher son crime, et mourir devant lui. J'arrivai le surlendemain. Mon premier soin fut de m'informer de la maison de Lucinde. On m'instruisit aussitôt de tout ce qui venoit de se passer. Il étoit public dans la ville qu'à l'instant même du mariage, Lucinde n'avoit pas voulu prononcer le *oui* fatal, que sa mère l'avoit dit pour elle, et que Lucinde évanouie ...

O ciel ! ô ciel ! s'écrie alors Cardenio en se relevant avec transport, répétez, répétez ces paroles : C'étoit la mère de Lucinde....? Qui prononça le *oui* pour sa fille, reprit Dorothée surprise ; Lucinde étoit tombée sans sentiment. En

la rappelant à la vie, don Fernand trouva dans son sein un écrit signé, par lequel elle déclaroit qu'elle étoit l'epouse de Cardenio, jeune cavalier de cette même ville, et qu'elle préféroit la mort au parjure qu'on exigeoit d'elle. Un poignard étoit avec cet écrit. Le violent Fernand l'eut à peine vu qu'il se saisit du poignard et voulut percer le cœur de Lucinde. On arrêta ce furieux, qui sur-le-champ sortit de la ville. Le lendemain Lucinde disparut. Ses parents au désespoir la faisoient chercher par-tout, et versoient des larmes amères sur la violence qu'ils se reprochoient.

Ces nouvelles me rendirent un peu d'espoir. Don Fernand étoit encore libre, il pouvoit revenir à moi. J'ignorois dans quels lieux il étoit allé, mais j'étois décidée à courir sur ses traces, lorsque j'entendis un crieur public annoncer une récompense pour celui qui me découvriroit, et me

raméneroit chez mes parents. Mon âge, ma figure, mon déguisement, tout étoit dépeint dans l'annonce. Un mortel effroi s'empara de mon cœur. Comment reparoître devant mon père? comment soutenir ses justes reproches? Hélas! il m'auroit pardonné, mais je serois morte à ses pieds de honte et de repentir. Sans savoir où je portois mes pas, je sortis de la ville à l'heure même, je gagnai ces tristes déserts, ne voulant, n'espérant plus rien que de me cacher à tous les yeux. Depuis plusieurs mois que je suis ici, j'ai servi comme berger un paysan de ces montagnes. Il a découvert mon sexe, et je me suis vue l'objet de ses infâmes desirs. J'ai fui; je suis arrivée jusque dans cette solitude, où, sans secours, sans nourriture, j'espérois ne pas attendre long-temps cette mort que je demande, que je cherche, qui seule peut finir mes peines, et ensevelir

avec moi la mémoire de mes malheurs, de ma faute, et de mes remords.

CHAPITRE XXIX.

Comment l'on vint à bout de finir l'austère pénitence de notre chevalier.

A PEINE Dorothée avoit achevé de parler, que Cardenio lui prenant la main : Madame, dit-il, quoi ! c'est vous qui êtes la fille du riche Clénard ? Comment se fait-il, lui répondit-elle, que vous sachiez le nom de mon père ? — C'est que je suis ce malheureux à qui Lucinde avoit donné sa foi ; je suis ce Cardenio que les crimes de don Fernand ont réduit à l'état où vous me voyez. Regardez-moi, Dorothée ; j'ai tout perdu comme vous ; j'ai perdu de plus la raison : mais depuis votre récit il me semble que je la retrouve. Vos malheurs, votre présence, le desir de vous être utile, me rendent un

peu de courage. Lucinde ne m'a point trahi ; elle ne veut, elle ne peut jamais avoir d'autre époux que Cardenio ; les sermens les plus sacrés vous assurent la main de Fernand. Ne nous quittons plus, madame ; allons ensemble chercher ce perfide : et je vous jure, par l'honneur, de le forcer à vous tenir parole, ou d'expirer sous ses coups.

A ce discours, le premier mouvement de Dorothée fut de se précipiter aux pieds de Cardenio, qui se hâta de la relever, et confirma sa promesse. Le curé les engagea tous deux à venir dans sa maison : là, dit-il, je me chargerai de prévenir les parents de Dorothée, de faire sa paix avec eux ; ensuite j'irai, s'il le faut, trouver moi-même don Fernand, lui rappeler ses devoirs ; et j'espère que, sans exposer vos jours, nous le raménerons à la vertu.

Les deux infortunés lui rendirent graces, et se décidèrent à ne pas le

quitter. Maître Nicolas offrit ses services, et finit par les instruire du motif de leur voyage, de leur ancienne amitié pour don Quichotte, du vif desir qu'ils avoient de guérir ce bon gentilhomme de son étrange folie. Tout ce qu'il en dit intéressa Dorothée et Cardenio. Celui-ci se rappeloit confusément d'avoir eu quelque querelle avec le chevalier de la Manche. Dans le même instant on entendit la voix de Sancho, qui, de retour de son message, et ne trouvant pas le curé au lieu désigné pour le rendez-vous, crioit de toutes ses forces. Le barbier courut au-devant lui. Où êtes-vous donc? lui dit l'écuyer. Je viens de retrouver monseigneur don Quichotte dans un état digne de pitié : il est en chemise, maigre, jaune, blême, mourant de faim, mais soupirant toujours pour madame Dulcinée. J'ai eu beau lui répeter qu'elle lui commandoit de revenir au Toboso, mon maître m'a

répondu que certainement il ne reparoîtroit point devant elle avant d'avoir fait quelque action éclatante qui pût lui mériter sa grace. Ma foi, voyez à le tirer de là promptement; car, pour peu qu'il y reste, il court de grands risques de n'être jamais empereur.

Tandis que maître Nicolas rassuroit Sancho, le curé contoit à Dorothée ce qu'il avoit imaginé pour ramener chez lui don Quichotte. L'aimable Dorothée offrit aussitôt de jouer le rôle de la dame affligée. Elle avoit avec elle ses habits de femme, elle connoissoit fort bien le style des livres de chevalerie, et d'ailleurs elle étoit charmée de faire quelque chose qui fût agréable au curé. Celui-ci accepta son offre. Dorothée alla s'habiller, et revint bientôt parée d'un riche corset, d'une jupe brodée, et d'une mante de soie verte. Quelques bijoux, quelques pierres précieuses qui brilloient à ses oreilles et à son cou, rehaussoient tellement sa beauté,

son air, sa grace naturelle, que Cardenio lui-même en fut plus indigné contre Fernand. Mais celui qui l'admira le plus, et qui la trouvoit le mieux à son gré, ce fut Sancho. Il la considéroit de tous ses yeux, et s'en vint demander au curé qui étoit cette belle dame pour laquelle il se sentoit beaucoup de goût. Mon ami, répondit le curé gravement, c'est seulement l'héritière en ligne directe du grand royaume de Micomicon. D'après la glorieuse réputation dont votre maître jouit en Guinée, cette princesse s'est mise en route pour le chercher, et vient lui demander vengeance d'un certain géant qui l'a détrônée; ce n'est que cela, mon frère Sancho. J'en suis bien aise, répondit l'ecuyer; je vous réponds qu'elle n'aura pas perdu son voyage : mon maître lui assommera son coquin de géant, pourvu que ce ne soit pas un fantôme; car nous ne brillons pas contre les fantômes. Mais

ensuite, monsieur le curé, je vous serai fort obligé d'engager monseigneur don Quichotte à se décider un peu promptement à épouser cette belle dame, dont je ne sais pas encore le nom.—Elle s'appelle la princesse Micomicona, parce qu'elle est du royaume de Micomicon. — Ah ! j'entends : en Guinée, c'est comme chez nous, où l'on prend le nom de son village. Mais n'importe, monsieur le curé ; songez aux épousailles, je vous prie, et baclez-nous cela le plutôt possible : j'ai des raisons pour être pressé.

Pendant cette conversation, Dorothée étoit montée sur la mule du curé ; maître Nicolas sur la sienne, avec la barbe de queue de bœuf. Le curé, qui n'étoit plus nécessaire, et qui vouloit rester avec Cardenio, dit à Sancho de guider la princesse, et lui recommanda sur toutes choses de ne point parler de lui ni du barbier, en l'assurant que, s'il n'étoit discret, son maître ne de-

viendroit point empereur. Sancho promit le silence, et l'on se mit en chemin.

Au bout de trois quarts de lieue ils apperçurent, au milieu des rocs, don Quichotte debout, habillé, mais non couvert de ses armes. Dorothée en le voyant fit doubler le pas à son palefroi. Dès qu'elle fut près du chevalier, le barbier barbu descendit, et prit dans ses bras la princesse, qui sur-le champ courut se mettre à deux genoux devant le héros de la Manche. Celui-ci fit de vains efforts pour la relever : Non : valeureux chevalier, dit-elle, je ne quitterai point cette situation, qui convient trop à mon infortune, avant que votre courtoisie ait daigné m'accorder un don. J'ose lui répondre d'avance que cette faveur, que je viens chercher des extrémités de la terre, ne pourra qu'ajouter encore à votre gloire immortelle. Très-belle dame, lui dit Don Quichotte, je suis irrévocablement décidé à ne point vous écouter que vous ne

soyez debout. — Cette résolution est triste pour moi, seigneur, car je suis fermement résolue à ne pas me relever que je n'aie obtenu ce que je demande. — Eh bien, madame, je vous l'octroie, pourvu cependant que vous n'exigiez rien qui soit contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, de celle qui règne sur ce tendre cœur.

Sancho, qne ce long prologue impatientoit, vint doucement dire à l'oreille de son maître : Accordez-lui son don, croyez-moi; je sais ce que c'est, monsieur : il ne s'agit que d'un gredin de géant qu'il faut tuer ; et cette belle dame est la princesse Micomicona, héritière du grand empire de Micomicon, qui est dans l'Éthiopie de la Guinée. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit don Quichotte, je sais ce que me prescrivent ma conscience et ma profession. Daignez vous lever, madame; je me suis engagé à ce que vous vouliez.

Apprenez donc, chevalier magnanime, reprit alors Dorothée, ce que j'attends de votre valeur. Je demande que dès ce moment vous m'accompagniez par-tout où je voudrai vous conduire, et que vous n'entrepreniez aucune aventure avant de m'avoir vengée d'un traître qui, contre toutes les lois, a usurpé mes états.—Madame, je confirme mon don; bannissez la sombre tristesse qui semble obscurcir vos attraits, rappelez votre courage; et soyez sûre que dans peu ce bras, si terrible aux méchants, vous rétablira sur le trône de vos antiques et nobles aïeux. Et partons à l'heure même : un moment perdu pour la gloire ne se répare jamais.

La princesse voulut alors baiser les mains de son chevalier : don Quichotte étoit trop poli pour le souffrir; il l'embrassa de bonne grace, donna l'ordre à Sancho de lui porter ses armes et de seller Rossinante. Sancho courut déta-

cher les armes, qui étoient pendues au tronc d'un chêne. Notre héros s'en revêtit, et voulut se mettre en route sur-le-champ. Le barbier, toujours à genoux, n'osoit ni parler ni se remuer, de peur que sa barbe, mal attachée, ne vînt tout-à-coup à tomber. Dès qu'il vit don Quichotte à cheval, il se hâta d'aider à Dorothée à remonter sur sa mule, et la suivit sur la sienne. Le seul Sancho marchoit à pied, en donnant de nouveaux soupirs à la mémoire de son âne. Cependant il se consoloit par l'espoir que cette fois son maître ne pouvoit manquer d'être empereur de Micomicon, et de lui donner un petit royaume. La seule chose qui lui déplaisoit, c'est que ses vassaux devoient être des nègres. Au-bout du compte, disoit-il en lui-même, j'ai toujours un moyen facile de tirer parti de messieurs mes sujets : je vous les ferai charrier en Espagne, où je les vendrai à beaux deniers comptants. Ce seroit bien le

diable si je ne trouvois pas marchand pour une trentaine de mille : je ne ferai point de crédit, et j'acheterai une bonne charge qui me donnera de quoi vivre à l'aise. Ah ! par ma foi, vous ne me connoissez pas, mes chers vassaux ; vous y passerez tous, grands et petits ; et fussiez-vous plus noirs que Lucifer, je saurai bien faire de vous du bon argent blanc.

Tandis que Sancho soulageoit par ces consolantes réflexions son chagrin d'aller à pied, Cardenio et le curé, cachés derrière des halliers, voyoient venir nos voyageurs, et ne savoient comment les joindre. Le curé, qui avoit l'esprit inventif, coupa sur le-champ avec ses ciseaux la barbe de Cardenio, lui donna son habit, son manteau noir, et par ce moyen le changea tellement, qu'il n'étoit plus reconnoissable. Demeuré lui-même en simple gilet, il partit avec son compagnon pour aller par un sentier plus

court rejoindre le grand chemin ; et justement il s'y trouva comme don Quichotte sortoit des montagnes. En appercevant notre héros, le curé feignit une grande surprise, s'arrêta, le considéra quelque temps; et tout-à-coup s'avança vers lui, les bras ouverts, en s'écriant : Je ne me trompe point, c'est vous, mon brave compatriote, don Quichotte de la Manche, l'appui, le défenseur des opprimés, le miroir de la chevalerie, la fleur, la gloire des héros errants ! Don Quichotte, étonné d'abord, finit par le reconnoître, et voulut aussitôt descendre pour lui céder son cheval. Non, seigneur, dit le curé, que votre grandeur demeure sur la selle, c'est là qu'elle travaille pour la renommée. Si le respect que vous témoignez pour ma qualité d'ecclésiastique engage quelqu'un de votre honorable compagnie à me recevoir en croupe, je me trouverai trop heureux de suivre ainsi votre sei-

gneurie. A ces mots maître Nicolas, sans attendre qu'on le lui dît, quitta promptement sa mule et vint l'offrir à monsieur le curé, qui l'accepta.

On continua de marcher. Don Quichotte voulut savoir comment monsieur le licencié se trouvoit sur cette route, seul, sans valet, sans monture, et dans ce léger équipage. Par un évènement assez triste, répondit l'ecclésiastique : j'allois à Séville avec ce jeune homme que vous voyez, en montrant Cardenio : le motif de mon voyage étoit de recevoir une assez forte somme qu'un de mes parents m'envoie des Indes. Hier, à quelques lieues d'ici, nous fûmes attaqués par quatre voleurs, qui nous ont laissés dans ce bel état. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on nous a dit que ces voleurs étoient de certains galériens délivrés de leur chaîne par un homme terrible, dont la vaillance vint à bout de les remettre en liberté malgré les

gardes qui les conduisaient. Vous sentez comme moi, seigneur don Quichotte, que cet homme-là sûrement étoit échappé de la maison des fous, ou bien un brigand lui-même, puisqu'il emploie ta valeur à défendre, à protéger le crime, à remettre les loups au milieu des brebis, à violer à-la-fois les lois, la justice, et l'humanité : c'est à ce héros si utile aux coupe-jarrets du royaume que nous devons le plaisir de vous voir.

Don Quichotte pendant ce discours changeoit de couleur, se mordoit les lèvres, et n'osoit répondre. Sancho, qui marchoit près de lui, se mit à crier : Monsieur le curé, ce ne fut pas ma faute si mon maître mit en liberté ces gens-là : je l'avois bien averti que c'étoient tous des coquins. Sot que vous êtes, reprit don Quichotte, ne vous ai-je pas déjà dit qu'il est impossible aux chevaliers errants de connoître précisément le plus ou moins de mérite

des malheureux qu'ils secourent? Je rencontre des gens enchaînés, je commence par briser leurs fers, voilà mon devoir : le reste ne me regarde point ; et ceux qui le trouvent mauvais, excepté monsieur le licencié, dont j'honore le caractère, n'ont qu'à parler, je les défie. En prononçant ces paroles il s'affermit sur les étriers, et mit sa lance en arrêt.

Seigneur chevalier, lui dit Dorothée, daignez vous rappeler le don que votre bonté m'accorda : vous ne pouvez entreprendre aucune aventure que vous ne m'ayez vengée. Calmez ce généreux courroux : si monsieur le licencié s'étoit douté que votre bras invincible avoit délivré ces galériens, soyez sûr qu'il n'eût pas proféré les paroles indiscrètes qui lui sont échappées. Je me serois plutôt coupé la langue, interrompit le curé. N'en parlons plus, madame, reprit don Quichotte ; vous avez tout pouvoir sur moi, et je

sais tenir mes serments : mais j'ose supplier votre altesse de m'instruire de ses malheurs, de m'apprendre de quels ennemis mon épée doit la délivrer. Je vous dois ce récit, seigneur, lui répondit Dorothée, et je suis prête à vous satisfaire.

Alors le curé, le barbier, Cardenio, Sancho lui-même, qui de plus en plus s'intéressoit à la princesse, s'approchèrent pour mieux entendre. Dorothée, après s'être arrangée sur sa selle, après s'être mouchée et avoir toussé avec une grace infinie, commença ce touchant récit.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

des

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. XVIII. ENTRETIEN *de nos deux héros, avec d'autres aventures importantes.* Page 1

CHAP. XIX. *Etrange rencontre que fit don Quichotte.* 18

CHAP. XX. *De la plus extraordinaire des aventures que don Quichotte mit à fin.* 30

CHAP. XXI. *Conquête de l'armet de Mambrin.* 52

CHAP. XXII. *Comment don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on conduisoit dans un lieu où ils ne vouloient point aller.* 70

CHAP. XXIII. *Des choses extraordinaires qui arrivèrent à notre chevalier dans la Sierra-Morena.* 86

CHAP. XXIV. *Continuation de l'aventure de la Sierra-Morena.* Pag. 104

CHAP. XXV. *Comment le vaillant chevalier de la Manche imita le beau Ténébreux.* 118

CHAP. XXVI. *Finesses d'amour du galant don Quichotte dans la Sierra-Morena.* 139

CHAP. XXVII. *Grands évènements dignes d'être racontés.* 150

CHAP. XXVIII. *Nouvelle et surprenante aventure.* 170

CHAP. XXIX. *Comment l'on vint à bout de finir l'austère pénitence de notre chevalier.* 189

FIN DE LA TABLE.

CHAP. XXVI. *Aventure de la barque enchantée.* Pag. 76

CHAP. XXVII. *Comment notre héros rencontra une belle dame qui chassoit.* 84

CHAP. XXVIII. *Qui contient de grandes choses.* 94

CHAP. XXIX. *Réplique de don Quichotte à l'ecclésiastique, avec d'autres évènements.* 109

CHAP. XXX. *Entretien de la duchesse et de Sancho.* 123

CHAP. XXXI. *Grande aventure de la forêt.* 134

CHAP. XXXII. *Moyens que l'on proposa pour désanchanter Dulcinée.* 146

CHAP. XXXIII. *Lettre de Sancho à sa femme, avec d'autres évènements.* 157

CHAP. XXXIV. *Histoire de la Doloride.* 166

CHAP. XXXV. *Continuation et fin de cette mémorable aventure.* 179

CHAP. XXXVI. *Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son isle.* Pag. 196

CHAP. XXXVII. *Départ de Sancho pour son isle. Etrange aventure arrivée à don Quichotte.* 209

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 104204547